

Héritage culturel de la nation coréenne

Héritage culturel de la nation coréenne



Editions en langues étrangères
RPD de Corée
110 du Juche (2021)

Avant-propos

Depuis son apparition sur le globe, l'homme a créé, en luttant pour dompter la nature, sa civilisation ainsi que des traditions culturelles précieuses.

Il en est ainsi de la nation coréenne, artisane de la civilisation du Taedong, une des cinq civilisations les plus anciennes du monde, avec sa brillante histoire et ses splendides traditions culturelles.

Pendant son histoire cinq fois millénaire, elle a, forte de son intelligence et de son talent, fait des inventions et autres créations de haute valeur, qui devaient contribuer au développement de la civilisation mondiale.

Ces biens datant de l'antiquité, du Moyen Age ainsi que du temps moderne et qui concernent différents domaines dont métallurgie, architecture, astronomie, affaires militaires, météorologie, médecine, linguistique et littérature et arts font toujours l'orgueil de la nation coréenne.

Ce livre introduit une partie des vestiges matériels et culturels hérités et développés par la nation coréenne.

Table des matières

1. Métallurgie, architecture et astronomie

Dès l’antiquité, les Coréens ont produit du fer, fabriqué des outils avec du fer et développé l’orfèvrerie.

Ce chapitre présente parmi ces vestiges des produits métalliques, notamment des dagues en forme de *pipha* (luth) et des dagues à lame étroite en laiton utilisés contre l’ennemi, une orfèvrerie à motif de soleil à rayures percées, des constructions comme les Trois tombeaux de Kangso, le Chomsongdae et l’ermitage Sokkul à Kyongju, et une carte des constellations et le *Chukugi*.

Dague en forme de *pipha* (luth) et dague à lame étroite en laiton

La dague en forme de *pipha* est une arme en bronze utilisée contre l’ennemi du début du troisième millénaire à la fin du deuxième millénaire avant J.-C.

La dague en forme de *pipha* s’appelle ainsi parce que sa

lame est en forme de pipha (luth), ancien instrument de musique.

Les dagues de cette forme n'ont été découvertes que dans les régions habitées jadis par les Coréens.

Leurs caractéristiques sont la proéminence prolongée de la partie médiane de la lame et l'assemblage de celle-ci dont lame, manche et crochet de celle-ci, fabriqués séparément.

A l'époque concernée, cette dague était l'arme essentielle des militaires pour combattre l'ennemi et d'autre part, elle servait dans la vie quotidienne à d'autres usages aussi.

La dague à lame étroite en laiton est une arme utilisée de la fin du deuxième millénaire à la fin du premier millénaire avant J.-C.

Ce vestige aussi n'a été découvert que dans les seules régions habitées par les Coréens.

Il diffère de la dague en forme de luth par l'étroitesse de sa lame.

La dague à lame étroite en laiton est procédée de la dague en forme de luth: la preuve, elle était fabriquée par assemblage comme la dague en forme de luth et en conservait les caractéristiques sous d'autres formes.

La dague à lame étroite en laiton a une lame plus étroite et longue, plus tranchante et solide que la dague en forme de luth.

Tandis que la lame de la dague en forme de luth a un axe en forme de cylindre en longueur, celle de la dague à lame étroite en laiton a un axe hexagonal et une rainure, qui la rendent plus

solide et émoulue. En outre, une rainure originale est creusée à droite, à gauche et à la base de sa lame, parallèlement à l'axe qui est orné de nœuds. De plus, la manche attachée à la base de la lame est composée de plusieurs pièces comme c'est le cas pour la dague en forme de luth. La diversité des formes de la manche et l'habileté de son travail en font une véritable œuvre d'artisanat en laiton.

Miroir à raies fines

Déjà à l'époque de la Corée antique, seconde moitié du premier millénaire avant J.-C., les Coréens possédaient une technique avancée de moulage et de travail du bronze.

Nombre de miroirs de ce genre ont été découverts dans plusieurs endroits notamment l'arrondissement de Taedong dans la province du Phyong-an du Sud et dans la ville de Hamhung dans la province du Hamgyong du Sud.

Les Coréens savaient proportionner comme il faut les éléments d'alliage conformément à l'usage et à la vocation des objets déterminés.

D'après l'analyse des objets de bronze d'alors, ils ont établi une proportion d'étain maximale de 19 % pour les armes, telles que la dague à lame étroite en laiton, et une proportion

d’étain supérieure à 25 % pour les objets d’usage domestique comme le miroir à raies fines. C’est que dans l’alliage d’étain et de bronze, l’étain devait avoir une proportion de 19 % pour assurer la dureté et l’élasticité aux objets. Une proportion supérieure réduit leur élasticité et accroît le risque de rupture. Par conséquent, on a fixé comme limite 19 % de la proportion de l’étain pour la dague utilisée contre l’ennemi, dit-on. Par contre, il était rationnel d’accroître un peu la proportion de l’étain et d’ajouter le plomb et le zinc ou d’autres métaux à l’alliage dans le cas des objets d’usage domestique comme le miroir à raies fines qui ne risquaient pas d’être cassés mais réclamaient un moulage précis et une coloration nette.

Ce miroir montre, d’autre part, le talent exceptionnel des Coréens en orfèvrerie.

Les Coréens ont gravé des motifs originaux au verso des miroirs.

Dans des dessins géométriques tels que des triangles et des cercles étaient gravées de nombreuses figures composées de lignes raffinées, jamais bosselées ou entrecroisées.

Ces figures se sont perfectionnées, allant du simple au complexe, à mesure du développement de la technique de fonte du bronze.

Ce miroir était exporté dans d’autres pays.

Orfèvrerie à motif de soleil à rayures percées

Cette orfèvrerie, qui remonte à l'époque du Coguryo, est longue de 22,5 cm et haute de 13 cm. Elle est conservée dans son état initial.

Elle a été découverte dans le tombeau ancien n° 7 de la commune de Ryongsan dans l'arrondissement de Ryokpho, ville de Pyongyang.

Cette orfèvrerie ayant la forme d'une moitié du noyau d'une pêche un peu inclinée, a un cadre orné de paillettes d'or gravées par la technique d'ouvrage d'or alors que son intérieur présente des dessins raffinés divers exécutés par perforation. L'objet d'art n'a pas souffert de l'enlèvement de tant de parties.

Cette orfèvrerie, remarquable par la qualité de son travail, donne l'impression qu'on a tressé finement du fil d'or, au lieu d'être une gravure sur plaque de bronze doré.

Sur la plaque de front ornée sont gravés des motifs de nuage et de phénix en forme de flammes.

Les traits de ces dessins sont fort raffinés, délicats et dynamiques. Ils sont semblables aux traits dynamiques des fresques tombales du Coguryo représentant notamment le *Chongryong* (dragon bleu) et le *Paekho* (tigre blanc).

Au milieu de la plaque d'ornement, on a gravé un corbeau à trois pattes et à ailes déployées.

Surtout, une plaque de bois recouverte d'ailes vertes dorées de scarabées est collée à la plaque de sculpture à jour de bronze doré dont la belle couleur dorée et les traits rythmiques s'en révèlent plus clairs et gracieux.

L'emploi des ailes vertes dorées diaprées de scarabées s'est révélé dans les ornements de la selle de cheval découverte dans le tombeau à couronne en or du Silla et dans la *Okchungjuja* (boîte pour conserver un bouddha) du temple Horyuji au Japon.

Epée à 7 branches du Paekje

Elle a été fabriquée par des techniciens du Paekje. Ceux-ci ont fondu, très tôt, beaucoup de fer pour fabriquer des tôles de fer, des outils agricoles et des armes.

Leur technique s'est propagée largement non seulement dans le pays mais aussi au Japon. D'après l'ancienne *Chronique du Japon*, le Paekje a offert 40 feuilles de tôle de fer à l'envoyé japonais lors de son retour.

L'épée offerte, à la seconde moitié du Ve siècle, par le roi du Paekje au roi du royaume postérieur originaire du Paekje à Kitakyushu, Japon, est conservée jusqu'à aujourd'hui dans la

chapelle d’Isonokami dans la préfecture de Nara. On l’a appelée l’«épée à 7 branches du Paekje».

A cette époque, les techniciens du fer ont forgé par 80 ou 100 fois le fer qu’ils avaient dépouillé à une température de 1 200°C pour fabriquer l’épée. L’épée est pourvue de 7 branches (y compris la partie relevant de la tige) dont 3 à droite et 3 à gauche du corps. Elle est longue de 74,9 cm et son corps de 65 cm.

Elle porte une inscription: «On a fabriqué le sabre avec de fer forgé par 100 fois dans la journée du 13 mai de l’an 4 Thaehwa. Cette épée mérite d’offrir au roi postérieur car elle peut vaincre toutes les armes. Il n’y avait pas ce genre d’épée dans l’époque antérieure. Pour cette raison, le roi du Paekje offre au roi postérieur pour la transmettre à la postérité.»

Le roi du Paekje a offert cette épée au roi du royaume postérieur, réunion des petits pays originaires du Paekje ayant existé à Kitakyushu, Japon.

Bourdon du temple Pongdok

Le temple Pongdok est situé dans la ville de Kyongju dans la province du Kyongsang du Nord. Le bourdon de ce temple est le plus grand et magnifique parmi les cloches de la Corée.

Cette cloche s’appelle bourdon du temple Pongdok.

En 771, 4 techniciens de talent y compris Pak Han Mi ont coulé ce bourdon, dit-on.

Ce bourdon mesure 3,33 m de haut avec une bouche ayant un diamètre de 2,47 m et une paroi épaisse de 26 cm.

Le bourdon a été coulé avec 120 000 *kun* (72 tonnes) de bronze.

Le point le plus important dans la fabrication du bourdon était d'assurer une haute fluidité de la coulée par une proportion rationnel du cuivre et du zinc entrant dans l'alliage pour obtenir la forme complexe et fine prévue et de conférer au bronze la solidité voulue pour qu'il puisse émettre un son élégant.

D'après l'*Histoire du Coryo*, le son de ce bourdon se faisait entendre jusqu'à 100 *ri* (40 km) d'alentour.

Le bourdon se distingue non seulement par sa taille et son son mais aussi par l'art décoratif qui y a été appliqué. Il impressionne par sa corpulence ainsi que par la beauté de la sculpture d'ornement exécutée dessus.

Ce qui fait sa particularité plastique, c'est d'abord la convexité de son corps qui lui confère une impression de corpulence et de solennité. Ensuite, on peut mentionner l'harmonie de sa sculpture d'ornement: la panse et la bouche sont cernées des bandes de fleurs. Au bas de la bande entourant l'épaule, figurent 4 quadrilatères contenant chacun 9 motifs de fleurs en relief. La surface fixée pour être cognée par le marteau

est gravée aussi de beaux motifs floraux et sur la panse sont sculptées 4 nymphes assises sur des lotus, prêtes à s'envoler, les pans légers de leurs habits flottant au vent.

La tête du bourdon est pourvue d'une caisse de résonance propre aux bourdons de Corée ainsi que d'un crochet gravé d'une sculpture de dragon servant à le suspendre.

La taille du bourdon porte plus de 1 000 caractères présentant ses origines et ses auteurs.

Il a été vérifié le nouveau fait que le son de ce bourdon est particulier par la longue répétition périodique de l'intensité due à la conjugaison des deux sons.

Le son du bourdon du temple Pongdok s'appelle «bruit du ciel et de la terre».

Le bourdon du temple Pongdok continue de produire un son mystérieux depuis plus de 1 200 ans. Il jouit d'une haute appréciation par sa valeur réelle.

Trois tombeaux de Kangso

Tumulus en pierre du Coguryo, ces tombeaux ont été construits vers le VIIe siècle. Ils s'appellent les trois tombeaux car ils se trouvent réunis en un endroit.

Ces tombeaux se trouvent dans la commune de Sammyo

de l’arrondissement de Kangso, ville de Nampho, d’où leur appellation.

Parmi les tombeaux, le grand tombeau se trouve au sud, le moins grand à l’ouest et le petit à l’est.

Il y a les fresques aux grand et moyen tombeaux et non dans le tombeau petit.

Ces tombeaux sont le tombeau à une fosse de pierre et la dimension du tombeau est ressemble.

Le tombeau est un ouvrage aux murs polis maçonnés en granit. Les murs du grand et moyen tombeaux sont construits par l’entassement de deux ou trois pierres plates rectangulaires et longues.

La fresque tombale des tombeaux grand et moyen est dessinée directement sur la surface du mur et du plafond.

Le sujet de sa fresque tombale est les quatre dieux défenseurs.

Les dieux défenseurs représentent le sage défenseur de tous côtés dont le tigre bleu défend l’est, le tigre blanc l’ouest, le phénix rouge le sud et la tortue et le serpent le nord.

Dans les plafonds de ces tombeaux sont gravés les dessins décoratifs y compris la rayure de sarment, la nymphe, le sage légendaire, la montagne et divers animaux, sauf dieux défenseurs.

Chomsongdae

Chomsongdae était un observatoire astronomique.

Déjà à l'époque de la Corée antique, les Coréens ont fait des observations astronomiques et météorologiques, enregistrant leurs résultats détaillés, et employé des calendriers relatifs à l'agriculture. A l'époque des Trois royaumes, l'Etat a accordé une grande importance à l'observation astronomique et météorologique et employé des fonctionnaires spécialisés et des astronomes qui ont dressé une carte céleste. Chomsondae situé à Kyongju dans la province du Kyongsang du Nord et conservé dans son état initial est réputé le plus ancien au monde.

Chomsongdae a été construit dans la première moitié du VIIe siècle. Les spécialistes passaient, pour entrer dans le Chomsongdae et en sortir, par une ouverture quadrangulaire (large d'environ 1 m^2) pratiquée du côté sud à la mi-hauteur du bâtiment haut d'environ 9,1 m et montaient par une échelle sur une charpente quadrangulaire qui terminait le bâtiment pour faire leur observation. Chomsongdae à Kyongju témoigne non seulement du niveau de l'astronomie et de la météorologie mais aussi d'un art architectural remarquable.

Chomsongdae est composé d'un fond, d'un corps et d'un châssis appelé à porter pour les appareils d'observation. Le

fond est quadrangulaire et le corps sphérique. Plus de 400 blocs de granit quadrangulaire hauts d'environ 30 cm sont répartis en 27 échelons circulaires. Le bâtiment rond porte sur une base de pierre large d'environ 6 m. Par conséquent, avec la base, on compte en tout 28 échelons, chiffre qui symbolise, dit-on, autant de constellations. Les architectes de ce bâtiment ont disposé au plein sud l'entrée quadrangulaire pour mettre en valeur ses caractéristiques et traduit à bon escient dans son plan leurs connaissances astronomiques, notamment la théorie Chonwonjibang (le ciel est rond et la terre rectangulaire) et le chiffre 28. Chomsongdae est formé d'une hyperbole en extérieur jusqu'aux deux tiers de sa hauteur à partir de la base et d'une droite qui la continue. L'ensemble rappelle une grande vase et donne une impression d'équilibre et de stabilité.

Ermitage Sokkul

Situé au mont Thoham à l'est de la ville de Kyongju dans la province du Kyongsang du Nord, l'ermitage Sokkul est le plus grand temple bouddhique en voûte de pierre de la Corée.

Il a été construit alors que le temple Pulguk était reconstruit en 751, dit-on. Original par la position qu'on lui avait fixée, il se trouve à mi-flanc est du mont Thoham pour être ensoleillé

le matin. Lorsque le soleil matinal se lève sur la mer de l'Est de la Corée, ses rayons pénètrent dans l'intérieur de l'ermitage pour éclairer le «tigre blanc» gravé au milieu du front du grand bouddha. Le «tigre blanc», réfléchissant la lumière, crée un univers mystérieux dans l'intérieur.

Pour parler de sa structure, l'ermitage, à la différence des temples construits dans des grottes naturelles des autres pays est original parce que c'est un temple formé de blocs de granit posés sur un emplacement choisi à flanc de montagne, le tout recouvert de terre. Les statues de Bouddha installées dans ce temple font l'admiration des visiteurs. L'ermitage renferme plus de 40 statues de Bouddha taillées dans du granit et bien ciselées. Ces statues qui témoignent d'un travail raffiné et représentent magistralement des sujets variés sont disposées en direction du Bouddha central.

Pagodes Tabo et Sokka

Les pagodes Tabo et Sokka qui se trouvent au temple Pulguk dans la ville de Kyongju dans la province du Kyongsang du Nord sont conservées intactes après mille et quelques centaines d'années. La pagode Tabo est un ouvrage très solide et beau parce qu'on a défini rationnellement la dimension de toutes

ses parties à la mesure des objets environnants. La hauteur des étages varie de bas en haut selon la proportion géométrique 16:8:4:2:1. Cela a permis d'assurer l'équilibre et la solidité de cet ouvrage ayant l'air léger qui se dresse encore sans subir aucun changement.

D'après la *Chronique des Trois Royaumes*, il y a eu, après la construction de la pagode Tabo, plusieurs tremblements de terre dans la région de Kyongju et des tonnerres ont directement frappé le temple Pulguk ainsi que d'autres calamités naturelles s'y sont abattues, mais elle est resté intacte. C'est un témoignage clair du niveau des mathématiques et de la dynamique ainsi que de l'art architectural des Coréens de l'époque.

La hauteur des étages de la pagode Sokka située à un endroit symétrique de celui de la pagode Tabo décroît de bas en haut selon une proportion géométrique. En outre, si l'on dessine un triangle équilatéral ayant pour côté inférieur la base de la pagode, son sommet debout coïncide avec le centre de la base du premier étage. Comme mentionné ci-dessus, les pagodes Tabo et Sokka sont conçues selon la même proportion, mais elles ont des formes différentes, la première étant marquée par la délicatesse féminine tandis que la seconde se caractérise par la générosité et la majesté masculines, comme on les apprécie en général.

Porte Taedong

La porte Taedong a été construit au milieu du VIe siècle. Il était la porte est de la forteresse intérieure de Pyongyang. Elle a été réparée à plusieurs reprises. La porte Taedong d'aujourd'hui est le résultat de la reconstruction effectuée en 1635. Elle a un autre nom, Uphoru (pavillon Upho) qui signifie que si l'on étend la main depuis le pavillon vers le fleuve Taedong, on peut en puiser de son eau limpide. Cela veut dire que la porte Taedong se dresse sur la rive du fleuve en s'harmonisant avec le beau paysage naturel. Elle était la plus importante des portes de la forteresse de Pyongyang pour sa position qui donne l'accès du sud à travers le fleuve Taedong. Elle est un modèle de l'architecture des portes de forteresse coréennes, alliant la majesté, la beauté et l'allégresse.

La porte de la forteresse est composée d'une porte en forme d'arc-en-ciel située à son centre, d'une colonne d'axe taillée avec raffinement dans le granit et d'une tourelle inférieure et d'une tourelle supérieure aménagées au-dessus de cette colonne.

Elle mesure 19 m de haut et ses tourelles ont chacune 3 pièces aménagées sur le côté antérieur (15,91 m) et le côté latéral (10,34 m). Son toit a des bords relevés. Les éléments de construction dont pilier, poutre et chevron sont tous gros et sont habilement

sculptés pour exprimer la majesté digne d'une porte de forteresse. Différentes couleurs belles décorent la porte Taedong, ajoutant à sa splendeur et à sa majesté. La porte Taedong se marie avec le fleuve Taedong, le pavillon Ryongwang et autres pavillons et se révèle dans toute sa beauté architecturale.

Note d'observation des taches solaires

Dès l'époque du Coguryo, soit avant mille et quelques centaines d'années, les Coréens ont noté les taches solaires qu'ils avaient observées. «Le soleil, dépourvu de lumière, a refait son apparition après 4 jours», mentionne-t-on dans les annales de septembre 640 de la partie consacrée à l'histoire du Coguryo de la *Chronique des Trois Royaumes*. Cela veut dire que les taches solaires se sont révélées pendant 4 jours de suite, puis se sont estompées. Le terme «le soleil dépourvu de lumière» signifie que lorsque le soleil prenait la couleur orange lors de son lever et de son crépuscule, on a pu découvrir de nombreuses taches ou corps sur sa surface en l'examinant avec attention.

Les gens du Coryo, héritiers de la tradition du Coguryo, ont effectué avec persévérance l'observation dans le domaine astronomique et météorologique et l'enregistrement des données en la matière. Dans le livre d'astronomie faisant partie

de l'*Histoire du Coryo* sont enregistrées plusieurs dizaines d'observations de taches solaires effectuées du 21 janvier 1105 à la fin du Coryo. Surtout, depuis qu'on a noté que la tache solaire révélée le 2 mars 1151 était de la taille d'un œuf, on a comparé le plus souvent la dimension des taches solaires avec celle d'un œuf, d'une pêche, d'une poire et d'une prune. En outre, le livre mentionne, pour l'année 1185, plusieurs observations faites le 10 janvier, les 24 et 27 février, les 17 et 18 mars, etc.

Carte des constellations (carte astronomique)

Dès l'époque du Coguryo, les Coréens ont pu mener à un haut niveau l'observation astronomique. C'est qu'ils tenaient compte des exigences du développement agricole et étaient en mesure de fabriquer l'équipement nécessaire, comme des appareils d'observation et des cartes de constellations (carte astronomique). D'abord, à l'époque du Coguryo, les spécialistes ont mené l'observation astronomique jour et nuit dans les cadres d'un système de travail et d'une discipline déterminés et en ont enregistré exactement les résultats. L'original n'a pu être conservé, mais certaines de ses données figurent dans la *Chronique des Trois Royaumes* et l'*Histoire des Trois royaumes*.

D'après le livre de géographie faisant partie de la *Chronique*

du roi Sejong et *Tonggukyojisungram* (guide géographique de Corée), il y avait un observatoire astronomique à 3 *ri* de la région de Pyongyang. Les gens du Coryo se faisaient une idée assez pertinente des étoiles grâce à cet observatoire. En témoigne les nombreuses figures de constellations qu'on peut voir sur les fresques tombales du Coguryo.

On peut citer comme exemples de pareils tombeaux, le tombeau n° 1 d'Anak, celui de la commune de Poksa, le tombeau *sirum* (lutte coréenne), le tombeau n° 4 de la commune de Ryongsan, le tombeau n° 2 de la commune de Tokhwa et le tombeau de la commune de Yaksu. Particulièrement délicates et exactes sont les peintures de constellations du tombeau n° 4 de la commune de Ryongsan et du tombeau n° 2 de la commune de Tokhwa.

Dans le Coguryo, il y avait une carte astronomique en pierre censée élaborée à la fin du Ve siècle ou au début du VIe siècle. Sur cette carte sont réparties 1 467 étoiles autour du pôle nord dans 282 constellations et gravées des données utiles à la théorie astronomique et au calcul du calendrier dont l'équateur, le pôle nord, l'écliptique, la longitude, etc. La carte astronomique en pierre (longue d'environ 2 m et large d'environ 1,2 m) est disparue lors de la lutte menée contre l'agresseur à la fin du Coguryo et une copie en papier de cette carte fut découverte au début de la dynastie du Joson. La date de l'élaboration de la carte

astronomique en pierre fut calculée d'après l'explication de la modification de certaines constellations lors de la rédaction de la carte *Chonsang-ryolcha-bunyajido* en 1395. Par conséquent, elle se situe environ 900 ans avant 1395. Il s'agit donc du dessin de constellations le plus ancien au monde; ce tableau sidéral figurant parmi les plus exacts.

Les plus anciennes notes d'observation de comètes et de l'aurore polaire

Dès l'antiquité, les Coréens ont enregistré des observations de comètes et de l'aurore polaire. On appelait une comète *Salbyol*.

Espèce d'étoile en état gazeux, une comète a une tête et une queue lumineuse et fait son apparition n'importe quand en tournant autour du soleil le long d'une orbite ovale. A la différence des éclipses de soleil et de lune qui sont périodiques, une comète apparaît de façon imprévue et se montre pendant plusieurs jours ou pendant plus d'un mois. D'après la partie consacrée à l'histoire du Coguryo de la *Chronique des Trois royaumes*, l'enregistrement de la comète apparue en novembre de l'an 46 (3 ans du roi Minjung) est le plus ancien d'une comète en Corée.

Les Coréens ont enregistré aussi des observations de l'aurore polaire.

Le 9 juin 1591 (le 5 juillet du calendrier solaire), s’est montrée une aurore polaire, phénomène rare en Corée. « Cette nuit-là, s’est produit un phénomène astronomique étrange dans la région de Kyongju dans la province du Kyongsang. A la nuit tombante, il y eut un éclair remarquable de la lune, puis de petits amas de nuages apparurent à l’ouest et des rayons de lumière les ont transpercés. Ils ressemblaient à des éclairs ou à des flammes ou encore ils avaient la forme de flèches qui se mouvaient lentement dans le ciel. Ou bien ils passaient soudainement comme des étoiles filantes, semblaient des serpents rouges qui bondissent ou des étincelles qui jaillissent, se courbaient comme des arcs tendus ou se divisaient comme des épingles fourchées et changeaient de forme plusieurs centaines de fois. Le phénomène s’est déplacé peu à peu de l’ouest à l’est et est disparu vers 3 heure du matin.»

Chukugi

Au XV[e], les Coréens ont, au bout de gros efforts, réussi à inventer un appareil à mesurer de façon scientifique la pluviosité tel que *Chukugi* (pluviomètre). En août 1441, le personnel de l’organisme gouvernemental So-un (bureau administratif chargé de l’observation astronomique, météorologique et sismique)

a inventé *Chukugi* (en fer haut d'environ 40 cm et diamètre d'environ 16 cm) à l'aide duquel il a commencé à mesurer scientifiquement la pluviosité. Et en province, on a fabriqué des *Chukugi* en porcelaine ou en argile qu'on a installés dans la cour du bureau de l'administration pour mesurer le temps et la quantité de la pluie quand elle tombait et on en rapportait aux échelons supérieurs les résultats qui étaient réunis dans l'organisme gouvernemental central.

Jagyokru, horloge à eau automatique

Dès l'antiquité, l'humanité a fait de gros efforts pour inventer un appareil à mesurer correctement le temps.

En 1398, les Coréens ont fabriqué une horloge à eau dite Kyongru et l'ont installée à Jongro, rue centrale de Hansong (capitale), pour annoncer l'heure aux gens.

Cependant, cette horloge avait plusieurs défauts. On a fabriqué, en juin 1434, une horloge à eau automatique dite *Jagyokru* en remédiant à ces défauts.

Cette horloge installée dans le pavillon Poru a la structure suivante: deux pots d'eau sont installés à un endroit élevé et deux autres pouvant recevoir de l'eau qui sont au-dessous. A mesure que l'eau emplit ces derniers pots, un bâton flottant sur

l'eau relève une louche qui soutient un morceau métallique.

La pièce métallique qui descend frappe et presse une tôle de fer installée au-dessous. L'autre côté de la tôle monte alors remuant le bras d'une poupée qui frappe une cloche suspendue vis-à-vis, annonçant ainsi 12 fois l'heure par jour à deux heures d'intervalle.

On a installé 37 morceaux métalliques et 37 tôles de fer à différentes hauteurs pour relever ces tôles de fer à un endroit élevé à mesure que l'eau emplit les pots. En outre, on a fait en sorte que la poupée frappe un tambour non seulement à deux heures d'intervalle mais plus fréquemment et frappe aussi un gong entre les heures de roulement de tambour.

L'important à cet égard était un problème pour régulariser la quantité de l'eau coulant du pot. Pour résoudre ce problème, le constructeur a procédé à des calculs mathématiques exacts et fabriqué avec précision les accessoires.

Sa structure était complexe, mais très précise. Son constructeur s'appelle Jang Yong Sil, technicien de talent, originaire d'un serf du bureau administratif de la préfecture de Tongrae dans la province du Kyongsang.

2. Affaires militaires, médecine, édition et impression

Les Coréens ont fabriqué des armes puissantes pour protéger le pays contre l'agression étrangère et créé des techniques de médecine traditionnelle d'intérêt mondial, d'édition et d'impression.

Ce chapitre présente des techniques de fabrication d'armes telles que *Singijongi*, *Soenoe* et *Picha*, des livres de médecine traditionnelle tels que *Hyangyakjipsongbang* et *Tonguibogam* et des vestiges dont *Hunminjongum*, écriture proprement coréenne, et *Phalman Taejanggyong* du Coryo.

Origine de la rampe de lancement successif de missiles

Singijongi occupe une page digne de ce nom dans la technique de fabrication d'armes puissantes des Coréens. *Singijongi* est une sorte de rampe de lancement en bois servant à tirer successivement ou simultanément les 100 flèches en feu dont elle est chargée.

Selon la dimension et la structure, il y en a trois sortes de flèches: petit *singijon*, moyen *singijon* et grand *singijon*.

Le petit *singijon* était une sorte de «missile à deux étapes» qui, après avoir été propulsé par le gaz produit par l'explosion de la poudre contenue dans la tube installée en arrière de la flèche, vole jusqu'au loin, propulsé par le gaz émanant de la tube installée en avant où le feu est passé. Le moyen *singijon* avait un tube de plus que le petit et le grand *singijon* était doté de 4 tubes. En particulier, le grand *singijon*, doté d'ailes dans sa partie moyenne, pouvait voler suivant la trajectoire exacte et frapper la cible.

Le corps principal de *singijongi* était composé de 7 couches dont la plus basse avait 10 compartiments et les autres, 15. Chaque compartiment avait un tube de lancement en forme de cylindre intérieurement garnie d'une tôle de fer. Le diamètre intérieur du tube était plus petit dans la partie avant que dans la partie arrière. *Singijongi* était, en général, installé dans une voiture. Ainsi, en tournant *singijon* autour d'un axe fixe sur la voiture, on pouvait régler à volonté l'angle azimutal du tir et déterminer l'angle du tir par le mouvement de la voiture.

Quand est-ce que *singijongi* a été fabriqué?

D'après les archives historiques, *chonsan* 5 *ryongjon*, arme à propulsion à 5 flèches successives, a été fabriqué en avril 1395.

Soenoe, arc mécanique

Soenoe est un arc fonctionnant mécaniquement.

L'arc est lancé par les deux mains. Par conséquent, son emploi et la distance de son tir sont limités.

Pour remédier à ces défauts, on a fabriqué *soenoe* qui fonctionne mécaniquement.

Depuis l'époque de la Corée antique, les Coréens ont fabriqué *soenoe* et développé davantage la technique de son emploi à l'époque du Coguryo et du Coryo.

Il y avait de sortes de *soenoe*: *soenoe* à flèche unique et *soenoe* à plusieurs flèches. La corde de l'arc provenait de tendon ou de poil d'animaux.

Soenoe avait servi au début à tirer une seule flèche, mais s'est développé pour servir à en tirer plusieurs de suite, par exemple trois, puis neuf. *Soenoe* à tirs successifs s'est développé, devenant *soenoe* à boîte, c'est-à-dire *soenoe* dont la corde était liée à une boîte. Quand la force de tir était transmise par la boîte, la flèche maintenue par la boîte partait.

Ainsi, avec *soenoe*, on pouvait lancer facilement et en toute sécurité des flèches en feu ou des pierres et élever au maximum la précision du tir.

Soenoe à boîte s'est développé encore, devenant *soenoe* à

boîte de poudre. D'abord, la poudre était tassée dans la boîte de lancement, puis y était placé le percuteur et finalement la flèche. La flèche était lancée par la force de la corde et l'explosion de la poudre.

Phaluno, fabriqué en 1032 au Coryo, était renommé comme *soenoe* à boîte de poudre.

Dans l'*Arsenal*, histoire de la technique militaire du monde du Japon, on a présenté et apprécié deux vestiges de la Corée antique, relatant: «*Soenoe* et *nogi*, découverts, étonnent beaucoup nos contemporains par leur structure très simple et ingénieuse. Ils fonctionnent comme les fusils d'aujourd'hui, ce qui est fort curieux.

D'autant plus que cela remonte à plus de 2 000 ans. De ce point de vue, les spécialistes des armes devraient étudier les inventions de l'antiquité et non seulement la science moderne.»

Picha, ancêtre de l'avion

Dès l'antiquité, les gens ont aspiré à voler en voyant les oiseaux voler.

Lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin* (1592-1598), les Coréens ont fabriqué picha.

Ryoamjonso, livre écrit par Sin Kyong Jun (1712-1781),

adepte de l’école Silhak, relate qu’alors qu’une forteresse de la province du Kyongsang était encerclée par les agresseurs japonais, Jong Phyong Gu, homme d’un talent extraordinaire, a fabriqué *picha*, de forme de cerf-volant, qui pouvait voler et, a monté là-dessus pour faire des liaisons avec l’extérieur.

D’après d’autres informations, il y a eu plus tôt, au XIIIe et au XIVe siècles, de «grands cerfs-volants» sur lesquels l’homme était monté.

Ri Kyu Gyong (1788-1863), adepte de l’école Silhak du milieu du XIXe siècle, a écrit dans son livre *Ojuyonmunjangjonsango* qu’on avait fabriqué *picha,* une sorte de ballon monté par 4 personnes qui se mouvait en sens horizontal et vertical quand ces hommes tiraient sur les cordes liées aux ailes de l’appareil et que celui-ci avait parcouru jusqu’à 12 km en dehors de la forteresse.

Ri Kyu Gyong en explique le mécanisme présumé: les ailes dont était doté picha se mouvaient en sens vertical comme un aigle et le sac en cuir auquel étaient liées en plusieurs points des cordes était, comme le ventre d’une cigale, gonflé et dégonflé au moyen de ces cordes au moment du décollage et de l’atterrissage, tandis que l’appareil, une fois en vol, profitait du vent.

Pigyokjinchonroe, ancêtre des bombes à retardement

C'est l'invention faite par Ri Jang Son, simple technicien d'armes à feu, du XVI[e] siècle, dès que la guerre patriotique de l'an *Imjin* (1592) eut éclaté.

Il se creusait inlassablement pour trouver le moyen de décimer l'ennemi.

Il a finit par améliorer *jinchonroe* (tonnerre faisant retentir le ciel), obus déjà en usage, le rendant susceptible d'être lancé par des canons, dont *Taewangu* (canon servant à lancer des projectiles sphériques en fer ou en pierre de 30 cm de diamètre). Lancé par ce canon par exemple, le nouveau projectile a parcouru 500 à 600 pas en moyenne, puis, quelques instants après être tombé, explosait. Il s'avérait puissant.

Le temps de retardement était réglé par la longueur de la mèche placée dans un étui en bambou.

Ce projectile, avec sa force d'explosion, ses éclats et sa détonation, fait la terreur de l'agresseur japonais dans la guerre patriotique de l'an *Imjin*.

Voici ce qui est arrivé un jour de septembre 1592, alors que le combat était mené pour libérer la forteresse de Kyongju momentanément occupée par l'ennemi.

La nuit, les patriotes s'approchèrent incognito de la forteresse et lancèrent ce projectile qui tombait dans la cour du siège d'un bureau administratif. Des soldats japonais, curieux, firent cercle autour de cet objet étrange, le tâtant et le faisant rouler pendant quelques instants. Tout à coup, le projectile éclata bruyamment, balayant ces intrus, voir nombre de leurs camarades qui se trouvaient un peu à l'écart. Le reste, heureux de l'avoir échappé belle, se hâta de prendre la fuite, non sans blâmer ce «jeu du diable».

Kobukson (navire-tortue), premier bâtiment cuirassé au monde

Ce navire, utilisé par les Coréens lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*, se caractérisait par son originalité et sa grande capacité de combat.

«Ce bâtiment, entièrement recouvert de fer, était réfractaire aux attaques des canons japonais.» se plaignait l'un des chefs japonais, témoin du combat. En effet, ce navire, outre qu'il avait une cuirasse solide, était équipé de plusieurs sortes de canons prêts à faire feu comme on le voulait, à droite et à gauche, en avant et en arrière.

En outre, on pouvait voir clair de l'intérieur mais non de

l'extérieur. Tant et si bien qu'il pouvait couper sans crainte à travers une foule de bâtiments ennemis.

A mentionner aussi le fait que le navire avait une structure permettant une haute vitesse de mouvement et une grande solidité.

La proportion entre la longueur et la largeur était de 8 à 1 et environ 2 à 1 entre la longueur et la hauteur. En d'autres termes, étant donné la forme parabolique du bâtiment dans l'ensemble et sa forme allongée de la proue à la poupe et sa hauteur relativement réduite, on pouvait parler d'un panier à fleurs de faible hauteur.

Vu cette forme élancée du corps ainsi que les dix rames placées du côté droit et autant du côté gauche (chaque rame était remuée par quatre personnes) et les voiles couchées qu'on pourrait hisser à l'occasion, le bâtiment pouvait se déplacer à grande vitesse.

En particulier, pour une stabilité maximale pendant le mouvement, on gardait au fond du bâtiment du matériel lourd, tel qu'armes et objets en fer, et le pont en bois était plat.

Mentionnant la situation rationnelle de *kobukson,* un ouvrage technique militaire au pays des Ming relatait: «*Kobukson*, bâtiment coréen, peut naviguer en toute circonstance, en hissant et en couchant les voiles au besoin, et même s'il devait aller

contre le vent ou s’il y avait ou non un reflux.»

Les navires-tortues cernaient plusieurs bâtiments ennemis, les serrant dans un endroit, puis s’engageaient dans les espaces entre eux, les heurtant pour les disloquer ou concentraient le feu de leurs nombreux canons sur eux. D’autre part, leur «gueule» située sur la proue émettait de la fumée d’un mélange de souffre et de nitre qui effrayait l’ennemi, tout en dressant un rideau.

Aussi les navires ennemis n’osaient-ils s’approcher pour transborder leurs combattants en vue de corps à corps ni tenter de contenir les bâtiments coréens par des tirs de canon.

Armes à poudre et bâtiments pourvus de canons à feu

Dans la seconde moitié du XIVe siècle, au Coryo, on réussit à inventer de nouveaux types de poudre à feu et des armes à poudre en développant les expériences passées.

La fabrication de nouvelles armes à poudre puissantes s‘imposait pour repousser l’agression ininterrompue au nord et au sud du pays, surtout celle des Japonais.

L’essentiel était d’anéantir l’envahisseur japonais avant qu’il ne débarquât sur la côte. Cela exigeait qu’on équipât les navires d’armes à feu.

Choe Mu Son (1326-1395) et d'autres patriotes jouèrent un rôle prépondérant dans la résolution du problème.

Choe Mu Son qui avait perçu l'importance de l'attaque avec le feu dans les combats navals, mena des recherches inlassables durant des dizaines d'années tout en mettant en jeu l'intelligence intarissable des gens du commun.

Il parvint à fabriquer le nitre (combinaison de nitrate, d'acétate, de sodium ou de potassium) composant essentiel de la poudre à feu, puis à obtenir le procédé de combinaison rationnel du souffre et du carbone avec cette substance.

Tenant compte de ces réussites, l'Etat du Coryo établit, en octobre 1377, un organisme appelé à permettre qu'on entreprenne pour de bon la recherche sur les armes à poudre à canon et à les fabriquer, puis l'année suivante, il mit sur pied l'armée d'armes à poudre à canon, arme technique spécialisée, équipée d'armes à poudre, d'obus et de flèches à feu.

Pour augmenter la capacité de combat des bâtiments, leur structure fut perfectionnée, notamment la proue fut abaissée et le pont consolidée afin de réduire les secousses produites par les tirs des armes à poudre à canon. D'autre part, un nouveau procédé fut découvert pour protéger les armes à poudre à canon de l'humidité. Les bâtiments munis d'armes à poudre se révélèrent dans toute leur puissance lors des combats.

Un exemple typique fut le combat naval de Jinpho d'août 1380.

Plus de 500 bâtiments japonais portant à bord des dizaines de mille d'hommes, effectif sans précédent, attaquèrent Jinpho, à l'embouchure du fleuve Kum.

La flotte du Coryo formée d'une centaine de bâtiments conduite par Choe Mu Son ouvrit le feu, parvenant à couler les navires ennemis.

L'ouvrage militaire, *Tongguk Pyonggam*

Il s'agit d'un ouvrage militaire typique qui réunissait 37 chroniques des guerres de Corée datant de la fin du IIe siècle avant J.-C. à la fin du XIVe siècle.

Le livre fut édité, en deux volumes, vers 1450 par Ri Sok Hyong et autres historiens féodaux.

En 1955, sa tradition fut éditée avec des notes.

Le premier volume présente les chroniques de 20 guerres de 108 avant J.-C. à la fin du Xe siècle et au début du XIe siècle.

Le second volume relate les chroniques de 17 guerres menées depuis le début du XIIe siècle.

Tongguk Pyonggam reflète le patriotisme, l'intelligence et l'intrépidité montrés par les Coréens et mentionne les différentes

stratégies et tactiques qu'ils ont appliquées, fournissant ainsi des données de haute valeur pour l'étude stratégique des guerres menées.

Pyonghakjinam, ouvrage militaire ancien

Ce livre fut rédigé par Choe Suk, homme d'armes, au début du XVIIe siècle.

Il est composé de cinq volumes. En 1787, il fut remanié conformément au changement de situation.

Dans les deux premiers volumes est mentionnée par le menu la façon de prendre position en indiquant l'emploi des étendards et des tambours et de commander les troupes. Dans les 3e et 4e, la prise de position est illustrée par des dessins. Enfin, dans le 5e, est décrite la façon de combattre dans la forteresse, la plaine et l'eau.

Citons en exemple le campement de nuit mentionné dans ce livre: lorsque les troupes doivent camper, elles doivent au préalable prendre position, organiser une embuscade et une surveillance.

Prendre position, c'est placer autour du camp des installations visant à contrer l'assaut possible de l'ennemi. L'embuscade doit interdire, sauf avec l'approbation du chef,

l’accès de la zone de stationnement et combattre à corps perdu pour repousser l’attaque surprise de l’ennemi.

D’autres points encore sont mentionnés à l’intention des gens de guerre.

Hyangyak Jipsongbang

C’est une encyclopédie clinique de la médecine traditionnelle coréenne. Ce livre synthétise les performances obtenues par cette médecine jusqu’au début du XVe siècle ainsi que les expériences accumulées dans l’emploi des médicaments fabriqués au pays. L’ouvrage présente principalement les recettes employant les médicaments de fabrication coréenne, voire mentionne les noms d’usage populaire pour certains d’entre eux, pour faciliter la compréhension. Il indique l’origine géographique des herbes médicinales importante, d’où vient son nom. D’illustres médecins, dont Ro Jung Rye, Yu Hyo Thong et Pak Yun Dok, commencèrent en 1431 la rédaction du livre qui parut en 1433 en 85 volumes. L’ouvrage fut réédité plusieurs fois, notamment en 1478 et en 1633. Il comprend la partie du traitement clinique (du volume 1 au volume 75) et la partie de la médication (du volume 76 au volume 85). Dans la partie du traitement clinique, toutes les maladies relevant de la

chirurgie, de la gynécologie, de la pédiatrie, etc. Sont divisées en 54 classes et en 959 cas, suivis chacun de leur cause, de leurs symptômes, de l'ordonnance et du procédé thérapeutique populaire correspondants: un total de 10 700 ordonnances et de 1479 procédés d'acuponcture et de moxibustion. La partie de la pharmacie présente la synthèse des résultats des recherches menées jusqu'à l'époque sur les médicaments traditionnels coréens (herbes médicinales), qui constitue un système digne d'une science. Elle comprend des généralités et des détails.

Les généralités concernent l'élaboration des ordonnances, les procédés de fabrication des médicaments, leur mode d'emploi, leur posologie ainsi que le mode de fabrication de 205 médicaments traditionnels. Les détails, de leur côté, sont donnés pour expliquer dix groupes totalisant environ 700 médicaments, pour la plupart médicaments traditionnels, dont 105 d'origine minérale, 189 provenant de racines ou de feuilles de végétaux et 130 d'origine animale. Pour certains médicaments traditionnels, l'ouvrage précise à la fois le nom et, en même temps, l'origine géographique, les propriétés, les effets, les indications, la saison de la cueillette, le mode de fabrication, le mélange, accompagnés de citations de divers autres ouvrages et mis en parallèle avec les données tirées de ces ouvrages. Contenu fort riche pour l'époque.

Le livre contient une analyse détaillée des symptômes de *rochae* (tuberculose), maladie transmise par des insectes et pouvant causer la perte de familles entières, indique l'auteur. C'est l'expression d'une vue d'avant-garde, quoique modeste, pour une époque où l'on ignorait en général le facteur de la transmission de la maladie contagieuse et entretenait des superstitions à son égard. Idée qui avait une importance pratique dans la prévention contre la tuberculose. D'autre part, dans l'ouvrage, est proposé, pour le traitement de cette maladie, l'emploi de l'anguille, poisson nutritif et à effet thérapeutique, de l'arbre à liège de l'amour, riche en berbérine, de *sophorae radix*, qui peut servir d'herbicide, etc., prescription scientifiquement fondée. De même, l'ouvrage propose, pour le traitement de l'enflure des yeux, une opération qui se rapproche de l'intervention chirurgicale de nos jours. A l'époque, on distinguait mal la variole de la rougeole, mais l'auteur du livre emploie des noms différents pour l'une et l'autre et définit à peu près exactement leurs symptômes.

Uibangryuchi

C'est un ouvrage encyclopédique de la médecine traditionnelle coréenne datant du XVe siècle. Plusieurs docteurs en médecine, dont Ro Jung Rye, en fonction à Jiphyonjon

(académie royale), organisme de recherche scientifique, rédigèrent, de 1443 à 1445, cet ouvrage en 365 volumes, puis le révisèrent trois fois et, le publièrent en 266 volumes en mai 1477, 32 ans après sa première rédaction.

Le livre réunit toutes les performances, obtenues dans la médecine traditionnelle coréenne depuis l'établissement du système théorique de celle-ci jusqu'au début du XVe siècle, ainsi que renseignements pris dans 153 livres de médecine du pays et de l'étranger. L'ouvrage comprend une partie consacrée aux généralités (3 volumes) et une autre aux détails (263 volumes).

La partie des généralités traite du diagnostic, de l'élaboration des ordonnances, du mode d'emploi des médicaments, des qualités morales du médecin, et des principes à observer dans les soins médicaux.

Dans la partie des détails, il est question de 95 groupes de maladies, qui recouvrent presque toutes les maladies connues dans la médecine de nos jours, relevant de la médecine interne, de la chirurgie, de l'ophtalmologie, de la stomatologie, de la dermatologie, de la gynécologie, de la pédiatrie, etc. Pour lesquelles l'auteur indique la cause, les symptômes, la thérapie (médication traditionnelle, acuponcture, moxibustion, massage, alimentation, exercice physique), et présente les moyens de prévention et les pratiques thérapeutiques populaires.

Synthèse de nombreux classiques illustrant les résultats de la médecine traditionnelle de plusieurs millénaires, cet ouvrage se caractérise par sa dimension et la quantité des techniques de soins thérapeutiques, ordonnances et pratiques thérapeutiques populaires qu'il présente de même que par l'originalité de sa rédaction. Il réunit les données de nombreuses expériences thérapeutiques accumulées jusque-là par des pays de l'Orient. Ainsi dans le paragraphe de la «gynécologie» sont présentées plus de 5 400 ordonnances et dans celui de l'«ophtalmologie», plus de 1 380 ordonnances.

Tonguibogam

Cet ouvrage représentatif de la médecine traditionnelle coréenne de l'époque féodale appartient à Ho Jun, docteur coréen réputé, qui l'a rédigé au long de plus d'une dizaine d'années en le commençant en 1596, au fort de la guerre patriotique d'*Imjin*, et l'achevant en 1610. A côté de *Hyangyak Jipsongbang* et *Uibangryuchi*, ce livre figure parmi les trois classiques médicaux de la Corée. Il illustre le développement de la science médicale coréenne de l'époque et, de plus, il sert largement à asseoir la médecine traditionnelle sur des bases scientifiques et à la théoriser ainsi qu'à pratiquer les soins thérapeutiques traditionnels.

Le premier chapitre traite les organes internes et le second, les organes externes, comme la tête, la face, les yeux, les oreilles, les dents, les mains, les pieds, etc., en décrivant en détails les maladies concernant ces organes d'après des observations anatomiques, physiologiques et pathologiques. Dans le chapitre des petites maladies, il signale leur détermination et leur cause, décrit différentes maladies non traitées dans les chapitres des organes internes et externes, telles que les blessures, le vomissement, la toux, l'ictère, l'enflure, le paludisme et les traumas et, à la fin, il traite de la gynécologie et de la pédiatrie. Le chapitre des décoctions présente les médicaments traditionnels en usage en Corée et le chapitre de l'acuponcture mentionne le mode d'acuponcture, le mode de moxibustion ainsi que *kyongrak*. Si *Hyangyak Jipsongbang* est le synthèse des résultats de la médecine nationale coréenne et *Uibangryuchi*, celle des succès de la médecine orientale, *Tonguibogam* est un ouvrage encyclopédique qui a réuni en un système tous les résultats de la médecine oriental en créant ainsi un type de médecine de haut niveau et instaurant une étude originale.

Chijongbibang et *Chijongjinam*

Ces ouvrages, rédigés par Im On Guk, docteur de talent du milieu du XVIe siècle et des disciples, réunissent les expériences

thérapeutiques qu'ils ont accumulées. Im On Guk découvrit et développa des pratiques thérapeutiques scientifiques audacieuses, proches de l'intervention chirurgicale de nos jours, qualitativement distinctes de celles en usage à l'époque.

C'est l'ouvrage *Chijongbibang* qui les a transmises jusqu'à aujourd'hui.

Im On Guk définit trois stades de développements des abcès: *hwajong*, *sokjong* et *rujong* et propose les techniques de soins thérapeutiques scientifiques correspondant à leurs différents symptômes.

L'abcès doit être soigné de différentes matières selon l'endroit où il se déclare même s'il est de même nature, soutient-il, et il propose des techniques d'opération chirurgicale et des ordonnances de médication précises. Par exemple, si l'abcès se situe sur la tête, il faut le percer avec une aiguille d'acuponcture pour en drainer le pus et nettoyer la région de l'abcès avec de l'eau salée bouillie deux ou trois fois, puis couper les cheveux environnants pour appliquer de l'emplâtre contenant du taro la région en vue de détoxication. Il insiste surtout pour qu'on applique une incision en forme de croix, s'il faut ouvrir l'abcès.

Cette technique d'intervention chirurgicale, bien qu'elle fût accompagnée de l'emploi de l'acuponcture, représentait une nouveauté audacieuse.

Elle valait plus que celle employée à la même époque dans les pays voisins, la technique d'incision en forme de croix se révélant surtout scientifique.

Par la suite, les disciples d'Im On Guk présentèrent plus en détails cette technique dans leur ouvrage *Chijongjinam*. Ils font un nouveau pas en avant; sans s'arrêter au traitement de l'abcès, ils appliquèrent la technique d'intervention chirurgicale dans plusieurs maladies externes et certaines maladies internes aussi bien que la technique de nettoyage et l'emploi de médicaments à usage externe. Ouvrage chirurgical spécialisé rare dans le monde. Par ailleurs, les grandes lignes de la technique de traitement des maladies et la technique de la médication sont ajoutées en annexe au livre *Chijongjinam*, cette médication comprenant 19 médicaments à usage externe pour l'intervention chirurgicale.

Hunmin Jongum

La valeur de *Hunmin Jongum*, alphabet de la langue de la nation coréenne, est mondialement reconnue.

Voici la conversation sous forme de question-réponse qui eut lieu entre l'auteur du livre *Hunmin Jongum* bien connu dans le monde, et les linguistes de différents pays:

Question: A quelle nation appartient le système d’écriture que l’UNESCO a classé comme patrimoine graphique mondial le premier octobre 1997?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum* de la nation coréenne.

Question: Quelle est l’écriture qui a joui de la meilleure appréciation à la suite de la recherche de l’écriture la plus adéquate menée par l’UNESCO de 1998 à la fin de 2002 entre plus de 2 900 langues du monde?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle est parmi les écritures que compte le globe celle dont la création, les graphies, l’idée sont bien définis?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle est l’écriture jugée comme la plus simple et la meilleure au monde ?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle écriture a été classée première à l’issue de l’examen fait par l’Université d’Oxford, Angleterre, «sommité mondiale» en études linguistiques, selon le critère de la rationalité, de la scientificité, de l’originalité, de l’utilité, etc.?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle écriture porte une note explicative «l’écriture la plus scientifique» dans le musée des nations du monde à Osaka du Japon qui présente les écritures du monde?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle est l’unique écriture qui permet de taper aisément sur l’ordinateur les voyelles de la main droite et les consonnes de la main gauche?

Réponse: C’est *Hunmin Jongum*.

Question: Quelle est l’écriture dont les signes graphiques imitent le mouvement et le fonctionnement des organes de prononciation et les caractéristiques vocales et empruntent la forme du ciel, de la terre et de l’homme?

Réponse: C’est encore *Hunmin Jongum*.

La réponse était unique et toute l’assistance poussa des acclamations an applaudissant avec enthousiasme.

Technique d’impression

Les Coréens inventèrent et utilisèrent les premiers des caractères métalliques. Ils fabriquèrent les premiers caractères en plomb et inventèrent la technique de la composition, se taillant ainsi la réputation de pionniers de la technique d’impression.

Ces inventions reposaient sur le développement de la xylographie de vieille date. En 1234 et 1241, fut imprimé un livre *Kogumsangjongrye* en 50 volumes sur des lois et règles morales

avec des caractères métalliques. L'invention de caractères métalliques en Corée est considérée comme remontant au plus tard à la fin du XI[e] siècle ou au début du XII[e] siècle. Les caractères métalliques datant du Coryo découverts à quelque 300 mètres à l'ouest de l'emplacement de la porte Sinbong du pavillon Manwol à Kaesong donne une idée de la technique d'impression de cette époque-là. Mesurant 8 mm de haut et 10 mm de côté horizontalement et verticalement, ils contiennent principalement cuivre, étain et plomb à côté d'une quantité réduite de silicium, fer, aluminium, etc., témoin du niveau élevé du moulage des caractères et de la technique d'impression de l'époque.

La fabrication de caractères métalliques au Coryo, même si on la situait dans la première moitié du XII[e] siècle, s'avère la plus ancienne au monde. En 1972, l'UNESCO a organisé à Paris l'exposition «L'histoire du livre» dans le cadre de la célébration de l'«Année internationale du livre». A cette exposition a été présenté *Jikjisimgyong*, *Paekunhwasangchorok-buljojikjisimcheyojol* (*Jikjisimgyong*), imprimé en 1377 au temple Hungdok à Chongju en Corée, qui a retenu l'attention et soulevé l'admiration du monde. C'est qu'il s'agissait du plus ancien livre imprimé avec des caractères métalliques. Dans ce livre même, il est mentionné clairement qu'il avait été imprimé en 1377 avec les caractères moulés au temple Hungdok, fait d'ailleurs confirmé par le résultat

d'une analyse effectuée au moyen de la technologie récente.

Avant la découverte de ce fait, on avait considéré que l'Allemand Johannes Gutenberg avait fabriqué en 1450 les premiers caractères métalliques et les avait employés pour l'impression et que le Néerlandais Costa avait inauguré en 1423 l'impression au moyen de caractères métalliques. Aussi l'invention des caractères métalliques et le début de l'impression au moyen de ces caractères étaient situés vers le XVe siècle. Il fut reconnu mondialement que l'emploi de caractères métalliques pour l'impression en Corée au XIIe siècle marquait le début de cette technique d'impression dans le monde.

A mesure du développement de l'impression, on eut partout recours principalement à l'alliage de plomb pour mouler les caractères. Et les Coréens furent les premiers à le fabriquer à cette fin. Après leur longue expérience dans la xylographie et l'emploi de caractères en bois, ils employèrent les premiers, à l'époque du Coryo, des caractères métalliques, puis ils développèrent encore cette technique au début du XVe siècle. Ils établirent, en 1403, «Jujaso», service de fabrication de caractères d'édition et d'impression, où ils élaborèrent quantité de caractères métalliques avec divers métaux. En développant l'extraction et la fonte de minerais, le moulage, etc, avec force innovations et perfectionnements techniques, ils parvinrent à découvrir les

caractéristiques technologiques du plomb, matériau on ne peut plus approprié au moulage des caractères, fabriquant ainsi en 1436 les premiers caractères en plomb du monde.

Auparavant, en 1420, ils avaient inventé une nouvelle technique de composition, origine de la technique moderne. Avant cette date, on recourait à la cire fondue sur laquelle on fixait des caractères. Comme la cire s'avérait trop molle pour maintenir les caractères en place, on s'attacha à trouver une nouvelle méthode de composition. La nouvelle technique découverte ainsi consistait à répartir directement les caractères sur une plaque de cuivre et à uniformiser leur hauteur. L'uniformisation de la plaque de cuivre et des caractères permit que l'impression se fasse avec précision et s'applique sur plusieurs centaines de feuillets par jour, cette technique réduisant la main-d'œuvre et les frais par rapport à l'emploi de la cire, au point que l'homme se révèle infiniment doué, mentionne-t-on dans la *Chronique de la dynastie royale du Joson*.

Phalman Taejanggyong, livre du Coryo

Aux XIIIe et XIVe siècles, les Coréens firent des progrès remarquables dans la technique de xylographie. Il est à mentionner à cet égard l'impression, en 16 ans à partir de 1236, du livre *Phalman Taejanggyong* au moyen de plus de 80 000 planches de

bois gravées, énorme collection de soutras bouddhiques divisées par genres. Les planches utilisées pour l'impression de *Phalman Taejanggyong* constituent un héritage culturel précieux attestant la valeur de l'imprimerie coréenne du XIIIe siècle.

Cet ouvrage en 6 793 volumes fut imprimé en l'absence des planches des grands soutras et de leur suite ravagées par l'agresseur étranger, et dans les conditions difficiles engendrées par le départ momentané des gouvernants féodaux du Coryo pour l'île Kanghwa lors de l'invasion étrangère. En effet, pendant plus de 70 ans, de 1011 à 1087, avaient eu lieu la gravure sur bois et l'impression des grands soutras en plus de 6 000 volumes, puis, dans la seconde moitié du XIIe siècle, une nouvelle gravure sur bois, en supplément, des grands soutras en 4 769 volumes, divisés en plus de 1 000 parties, éditée par le bonze Ui Chon, personnage en vue, dans l'organismes spécialisé dans l'édition des écritures bouddhiques, appelée «suite des grands soutras».

Ces ouvrages furent, en 1231, la proie du saccage de l'envahisseur étranger.

Au XIIIe siècle, au Coryo, en pleine guerre contre l'agresseur étranger, on mena, pendant 16 ans dans l'île Kanghwa, capitale provisoire, la composition des grands soutras, dans l'espoir de refouler l'agression étrangère avec l'«aide» du Bouddha. Il en résulta *Phalman Taejanggyong*, des

grands soutras conservé jusqu'à nos jours. Il est appelé aussi *Coryo Taejanggyong* (des grands soutras du Coryo). Malgré les difficultés du temps de guerre, artisans et autres gens du commun abattirent dans les montagnes et îles des bouleaux et autres arbres et confectionnèrent plus de 80 000 planches larges de 24 cm, longues de 69,6 cm et épaisses de 3,7 m. Chaque planche comprenait 23 lignes de 14 caractères gravés à coups de couteau, ses quatre angles étaient entourés de bandes en bronze fixées avec des clous, et des piliers appelés à empêcher la planche de se tordre la soutenaient. Elle était laquée pour prévenir la corruption et la vermoulure.

Le livre *Phalman Taejanggyong*, quoiqu'il ne contient que la doctrine du bouddhisme, ses exégèses, les biographies de bronzes réputés pour avoir propagé la bouddhisme,-tout cela tendant à attribuer une valeur absolue au bouddhisme, constitue un précieux héritage culturel attestant l'intelligence et le talent remarquables de la nation coréenne. En Corée, *Phalman Taejanggyong* (notice bibliographique) a été publié en 25 volumes.

Papier de Corée

Le papier découvert dans les ruines du pic Kuksa de la forteresse du mont Taesong témoigne de la haute qualité du

papier produit à l’époque du Coryo et de la longueur de la tradition de sa fabrication. Conservé dans une caisse en pierre, il se caractérise par un haut degré de blancheur et la finesse poussée de la cellulose végétale dont il est fait.

Le papier du Coryo était très répandu à l’étranger comme marchandise appréciée.

Il suffit de rappeler que Tam Jing, bonze et peintre artiste du Coguryo, qui s’était rendu au Japon sur invitation, y diffusa la technique de la fabrication du papier.

Dans le livre d’histoire la *Chronique du Japon*, il est mentionné que les gens du Coguryo, selon le besoin qu’ils ressentaient dans l’écriture, avaient fabriqué un papier de toujours meilleure qualité, voire diffusé la technique de sa fabrication dans les pays voisins.

A l’époque des Trois royaumes, le papier déborda le cadre de l’écriture et trouva un large usage dans la vie quotidienne. Il servait à emballer les objets, à fabriquer les cerfs-volants et à couvrir les portes. Le papier était fabriqué avec comme matière première du mûrier, du chanvre, etc.

La fabrication du papier se développa encore à l’époque du Coryo. C’est une des conditions qui favorisèrent l’invention des caractères métalliques et les progrès considérables de la technique d’impression.

On employait alors une gamme étendue de matières premières pour fabriquer différentes sortes de haute qualité et de couleurs variées.

Le papier de mûrier, appelé aussi «papier de ver à soie», fabriqué à partir de mûrier, était blanc, luisant, et de haute qualité. Aussi, les étrangers, qui le croyaient fait de cocons de ver à soie, l'appréciaient beaucoup, affirmant qu'il «est blanc, résistant comme la soie, ayant l'avantage de bien absorber l'encre, d'un genre qu'on ne trouve pas en Chine, un produit original», «produit de la meilleure qualité du monde».

Dans l'ouvrage La *Bibliographie coréenne* publié en 1894 à Paris, il était mentionné en détails la valeur du papier de Corée, y compris le papier du Coryo:

«Le papier dont sont faits les livres coréens, de quelles époque qu'ils soient, se caractérise par la finesse et la fermeté, aussi même les livres faits d'un papier très mince ont résisté à l'épreuve d'un long temps. On peut s'en rendre compte en voyant que les livres datant de l'époque du Coryo qu'on retrouve dans les temples ou les bibliothèques d'Europe n'a nullement jauni ni n'a été mité. On ne sait quand l'industrie du papier a été créée en Corée mais, compte tenu du fait qu'un IXe siècle déjà, des livres y circulaient largement, qu'un centre de recherche régulière y était en place et que des bibliothèques y

étaient établies, on peut dire sans craindre de se tromper que le papier y était fabriqué depuis longtemps. »

L'époque de la dynastie royale du Joson, les besoins en papier augmentèrent de façon inouïe, en traînant une production sur une grande échelle. Pour faire face aux besoins, l'Etat encouragea la culture du mûrier et un bureau fut établi spécialement dans la capitale avec la charge de s'occuper de la production du papier qui augmenta aussitôt considérablement et simultanément à l'extension de la gamme.

3. Civilisation et vie

La nation coréenne créa, au long de son existence, à commencer par l'origine de l'humanité, la civilisation du Taedong, région axée sur Pyongyang, donnant le jour à des monuments historiques dignes d'éloges ainsi qu'à des biens culturels utiles à la vie quotidienne.

Ce chapitre présente la civilisation du Taedong et des biens patrimoniaux tels que fresques tombales du Coryo, la céramique et la soie de Corée, les mets de Corée, notamment le *kimchi*, la lutte et les échecs coréens, la *Chronique de la dynastie royale du Joson*, l'instrument de musique *kayagum*.

La civilisation du Taedong

La civilisation ayant pris naissance dans le bassin du Teadong, région axée sur Pyongyang, est appelée «civilisation du Taedong». C'est qu'on a découvert dans le bassin du Taedong d'innombrables vestiges de la civilisation primitive remontant au paléolithique, marqué du début de la lutte menée

pour dompter la nature par l’humanité apparue il y a plus d’un million d’années, vestiges aussi de la civilisation antique vieille de cinq millénaires, et qu’il s’est avéré par conséquent que cette région est le berceau de la civilisation antique.

Le bassin du Taedong est donc considéré comme un berceau de la civilisation à côté des bassins du Nil, en Egypte, du Mésopotamie, en Aie du Sud-Est, de l’Indus, dans l’Inde, et du Huanghe, en Chine. La civilisation du Taedong figure parmi les cinq civilisations du monde parce qu’elle s’est épanouie dans la seconde moitié du 4e millénaire avant notre ère alors que les conditions politiques et socio-économiques suffisantes du passage à une société civilisée s’étaient réunies.

Les Coréens vivant dans le bassin du Taedong commencèrent, dès la seconde moitié du 4e millénaire avant notre ère, à fabriquer des outils en bronze, atteignant un haut niveau, celui de la civilisation de la dague en forme de *pipha* (luth), à fabriquer aussi des produits d’artisanat d’art en métaux précieux et des pots du type de Misongri. En même temps, ils cultivèrent le riz et autres céréales, pratiquèrent la culture aux sillons et la culture par rotation et recoururent à l’irrigation.

La civilisation du Taedong se classe également parmi les cinq civilisations du monde parce qu’elle a engendré un Etat antique à l’époque la plus lointaine en Orient.

Le Joson de Tangun est le premier Etat antique de la nation coréenne, formé au début du XXXe siècle avant J.-C.

Le bassin du Taedong compte de nombreuses fortifications, ouvrages militaires de la dynastie de Tangun. Celles qui entourent Pyongyang, notamment celles de la commune de Chongam, se trouvent à un certain intervalle de distance (plus de 40 km) entre elles, les villages de Namgyong et autres de l'arrondissement de Samsok à Pyongyang étant les villes-satellites et faubourgs de Pyongyang du 30e millénaire avant J.-C. De même, on y trouvait un autel sur lequel les rois successifs déposaient avec leurs subordonnés des offrandes à Tangun, fils du Ciel.

Le droit écrit est la pierre angulaire et l'expression condensée du niveau d'une civilisation antique. *Pomgum* en 8 articles, droit écrit du Joson postérieur, et l'expression condensée du stade de la société esclavagiste de ce pays mais donne une idée du développement du régime esclavagiste de la dynastie de Tangun. D'autre part, l'Etat disposait d'une armée permanente d'élite, équipée d'armes en bronze développées pour l'époque.

Le Joson de Tangun, lorsqu'il était en pleine prospérité, occupait, outre le Joson du Nord-Ouest, la plus grande partie de la péninsule coréenne, son territoire s'étendant à la rivière Songhuajiang au Nord et au cours inférieur du fleuve Liaohe, à l'ouest.

Le fait que le Joson, premier Etat de la nation coréenne, se fût formé et épanoui sur une grande étendue du bassin du Taedong axée sur Pyongyang atteste que le bassin a été le berceau de la civilisation antique.

Le haut niveau atteint par la civilisation antique du Taedong aussi explique pourquoi elle se classe parmi les cinq civilisations du monde. La civilisation du Teadong comprend la civilisation primitive et la civilisation antique qui se sont développées dans le bassin de ce fleuve. Mais l'essentiel dans la civilisation du Taedong revient à la civilisation antique. La civilisation du bronze de la nation coréenne atteignait un haut niveau du point de vue de la qualité des produits et de la technique de leur fabrication. Par exemple, les pendants d'oreilles en or ou en or pur relevant de cette civilisation font douter de leur appartenance au milieu du 3e millénaire avant J.-C. L'invention de l'écriture *Sinji* et sa mise en usage stimulèrent le développement de la littérature et des arts, l'institution et la mise en vigueur du droit écrit. L'astronomie et autres domaines d'activité se développèrent aussi.

Fresques tombales du Coguryo

Les gens du Coguryo, puissance orientale millénaire réputée pour son étendue territoriale, sa force nationale et sa

culture splendide, se caractérisaient par la fermeté, le courage et la noblesse d’âme.

Les qualités méritoires qu’ils manifestaient dans leur tempérament, leur caractère et leur sentiment étaient exprimées dans les peintures de l’époque. Un exemple typique, ce sont les fresques tombales du Coguryo dont plus d’une centaine sont déjà connues.

On trouve dans ces peintures portraits, paysages, fleurs, oiseaux et d’autres animaux ainsi que des dessins ornementaux ou symboliques.

Ces œuvres ont comme trait commun l’expression de l’esprit national progressiste et intrépide du peuple du Coguryo.

On peut le constater par exemple à la vue de la fresque d’un combat du tombeau n° 12 de Tonggou, situé dans la ville de Jian dans la province de Jilin en Chine.

On y voit deux guerriers en armure à cheval, coiffés de casques et armés de lances et d’épées qui viennent de soumettre des combattants ennemis qu’ils ont poursuivis avec fougue et faits prisonniers.

De nombreuses autres fresques traitent de pareils sujets, dont celle des guerriers armés montant les chevaux et armure du Tombeau à trois compartiments.

Le courage et l’intrépidité du peuple du Coguryo sont

décrits également dans les fresques du tombeau de la commune de Yaksu et du tombeau n° 1 de Jangchon où sont dépeintes des scènes de chasse.

On y voit des bêtes sauvages qui courent éperdument pour s'échappe de la poursuite de chasseurs à cheval qui tendent vigoureusement l'arc.

Solgo et la peinture d'un pin du temple Hwangryong

Le temple Hwangryong, édifice de taille en bois situé dans la ville de Kyongju dans la province de Kyongsang du Nord, fut construit en 13 ans, de 553 à 566.

Sur son mur fut peint un pin.

Solgo, auteur de la fresque, était né dans une famille humble. Dès l'enfance, il avait porté une passion particulière à l'art de dessiner et de peindre.

Quand il allait dans la montagne faire du fagot, il faisait des dessins sur des roches, quand il était à sarcler les champs, il en faisait autant sur le sol avec sa houe. Il ne tarda pas à faire parler de lui.

Comme on lui demandait une peinture sur le mur du temple Hwangryong, il se mit à y peindre un vieux pin.

Quelle merveille!

Ses coups de pinceau faisaient apparaître une robuste recouverte d'une écorce rugueuse, puis tiges des branches et des aiguilles vertes et luisantes.

Un vieux pin, tel qu'on en trouve dans la montagne!

L'arbre était si vraisemblable qu'aigles, hirondelles, moineaux, corbeaux et autres oiseaux vinrent s'y heurter pour s'affaler aussitôt.

Malheureusement, avec le temps, la peinture commença à se déteindre sous le soleil, le vent, la pluie et la neige.

Les moines du temple, désolés, se mirent en quatre pour la restaurer.

Pourtant, on ne vit plus les oiseaux s'en approcher.

Célébrité de la céramique

Les Coréens commencèrent à produire de la céramique avant le néolithique, vers 7 000 à 6 000 avant J.-C.

La céramique prit un essor particulier à l'époque du Coryo. Héritant de la tradition du Coguryo, on y développa un artisanat de porcelaine d'une grande variété et ses produits de haute valeur artistique, avec leur forme, leur couleur et leur dessein originaux, tiennent une place de choix dans l'histoire mondiale de la céramique.

La céramique du Coryo avait pour variétés typiques le céladon, la porcelaine céladon incrustée de dessins, la porcelaine blanche, la porcelaine noire, la porcelaine au motif maquillé, etc.

La technique de la fabrication de la céramique du Coryo continua à se développer, atteignant un stade de plein épanouissement de la fin du XVIe au milieu du XIXe siècle, c'est-à-dire sous la dynastie royale du Joson.

Ainsi la porcelaine céladon, la porcelaine blanche et la porcelaine au motif maquillé se perfectionnèrent, réaffirmant encore leur réputation mondiale.

La «porcelaine blanche Chonghwa», qui vit le jour à la fin du XVIIe siècle et atteint son apogée au milieu du XIXe siècle, ne cédant en rien à la porcelaine céladon du Coryo en splendeur et solidité. La porcelaine de l'époque de la dynastie royale du Joson se caractérise plus que celles des autres époques par sa couleur pure et claire, la diversité et le naturel de ses dessins. La céramique coréenne fit parler d'elle dès l'époque du Coryo de sorte que les Chinois cherchèrent assidûment à s'initier à la technique de la fabrication de la porcelaine céladon du Coryo, dit-on. On raconte aussi que des rois et des aristocrates d'Europe firent collection de céramiques coréennes. Les Chinois exportèrent, par l'entremise de la «société Est-Inde» des Pays-

Bas, des produits imitant la céramique coréenne pour gagner un profit fabuleux. C'est depuis lors que le nom de Chine se fit connaître largement. (à remarquer qu'en anglais «china» signifie céramique).

Les Japonais aussi cherchèrent par tous les moyens à mettre la main sur la technique de la céramique coréenne, parvenant ainsi à fabriquer la céramique renommée «Imari».

Etant donné la réputation dont jouissait depuis longtemps la céramique coréenne, les Japonais et les Etasuniens firent l'impossible pour s'approprier de la plupart des meilleures pièces.

Ils fouillèrent sans vergogne des tombeaux, des temples, des emplacements de four ayant servi à fabriquer des céramiques et en emportèrent quantité de pièces de céramiques en même temps que d'autres précieux vestiges. Aujourd'hui encore, dans un grand nombre de musées, de musées des beaux-arts, d'universités et de foyers privés du Japon sont conservées des dizaines de milliers de pièces de porcelaine du Coryo drainées de la Corée. Un exemple le musée national de Tokyo abrite nombre de pièces de porcelaine du Coryo, notamment plus d'une centaine de pièces de la meilleure qualité que Hirobumi Ito, premier résident général en Corée, avait pillées et emportées pour les offrir à l'«empereur» du Japon.

C'est la raison pour laquelle, hélas!

Les pièces de céramique du Coryo de valeur nationale se trouvent en plus grande quantités dans les musées et musées des beaux-arts du Japon, des Etats-Unis, d'Angleterre, de France, etc, qu'en Corée.

Soie de Corée

Les Coréens fabriquèrent la soie dès l'antiquité. Ils firent usage certes de fourrures des bêtes sauvages et d'élevage mais sans cesser de rechercher de nouvelles matières vestimentaires. Ils parvinrent ainsi à découvrir que les cocons de vers donnent du fil et à inventer la technique nécessaire pour en extraire, puis tisser de la soie.

La soie de Corée était réputée pour sa haute qualité.

A l'époque des Trois royaumes déjà, on fabriquait de la soie de qualité supérieure, dont la gamme était étendue: plus d'une dizaine de variétés, nombre sans précédent.

Le morceau de soie découvert en 1959 au mont Taesong à Pyongyang et la broderie *Chonsuguksujang* (broderie faite avec un fil de plus de 15 couleurs sur une soie de haute qualité, une main coréenne exécuta le dessin qui y avait servi de base aussi bien cette borderie même) conservée dans le temple Horyuji du Japon témoignent bien de la qualité de la soie fabriquée par les Coréens.

Plusieurs variétés, définies selon le dessin et la couleur, faisaient partie de la classe «or» de la soie de cette époque. A l'époque du Coryo, l'héritage fut développé et la qualité de la soie se rehaussa.

A preuve le vestige de soie conservé au Musée central de l'histoire de Corée. Son analyse montre que le fil en est très fin et uni et que le tissu a une trame simple. Les produits de cette époque, appelés «soie du Coryo», étaient exportés vers les pays voisins et même les pays de la péninsule arabe.

Originalité de la cuisine coréenne

La cuisine traditionnelle coréenne se caractérise par l'originalité de sa saveur, de son odeur et de sa couleur et la finesse de son aspect. A remarquer en particulier l'emploi harmonieux qu'on fait de différents condiments, tout en évitant les épices à saveur et odeur fortes, emploi qui rend les plats appétissants, propres et clairs. La cuisine coréenne comprend des mets très divers, dont la préparation se fait scientifiquement et qui ont une haute valeur pharmaceutique.

En voici des exemples : riz blanc, Cinq céréales, *yakbap* (riz glutineux avec châtaignes, pignons, kakis, jujubes, miel, etc.), *pibimbap* (riz mélangé avec des légumes), *phatjuk* (bouille de

riz mélangé avec des haricots), *jatjuk* (bouille de riz mélangé avec des pignons), gâteaux de riz glutineux, *songphyon* (pâte de riz cuite à la vapeur sur une couche d'aiguilles de pin), *memilkuksu* (pâtes de sarrasin), *nongmakuksu* (pâtes d'amidon), *nochi* (galette de riz), *roktu jijim* (sorte de galette, de lentille verte), soupe de mulet, soupe de merlan, *ingohoe* (mulet cru), *thongbaechu-kimchi* (*kimchi* fait de choux entiers), *tongchimi* (*kimchi* préparé avec des navets fermentés), *kaktugi* (navets coupés en cubes assaisonnés et fermentés), *kosari-namul* (fougères préparés avec des épices), anguille grillée, alose grillée, *sinsonro* (plat coloré préparé avec de nombreux légumes et viandes, servi dans une marmite avec une cheminée centrale) bouillon de loches, *samgyethang* (consommé de poulet fourré de riz, avec de *l'insam* et des jujubes), *jongol* (ragoût de poulet ou de bœuf cuit avec des légumes), *yot* (sorte de nougat coréen), *sujonggwa* (boisson non alcoolisée à base de fruits), *sikhye* (poisson assaisonné fermenté), *kamju* (boisson sucré de riz et d'orge fermenté), *sul* (alcool), etc.

Voici quelques-uns de ces mets:

Depuis les temps anciens, les Coréens aiment entre autres les *kuksu*, mets ayant une saveur remarquable, une grande valeur nutritive et un noble aspect à leur goût. C'est un mets qu'on fabrique dans chaque région. Ses variétés sont sans nombre.

La meilleure de ces variétés, c'est le *Pyongyang-raengmyon* (*kuksu* froid de Pyongyang). Celui-ci, à base de pâte de sarrasin, est dur et son bouillon provenant le plus souvent du jus de *tongchimi*), frais, sucré et aigret qui laisse un arrière-goût fin.

Dans un document ancien, on mentionne: «Le *kuksu* de sarrasin s'appelle *kuksu* froid lorsqu'on y a mis du jus de *kimchi* de navet ou de choux et du consommé de porc et l'on excelle à en préparer dans la province du Phyong-an.» Il en résulte que le *kuksu* froid de cette province, surtout de Pyongyang, était réputé.

Pour que ce mets ait le goût propre à lui, il faut faire garder l'odeur du sarrasin en évitant de le décortiquer trop et y mettre un consommé de viande rafraîchissant. D'autre part, avant de le prendre, il faut y mettre d'abord du vinaigre et ensuite du bouillon de viande.

La soupe de mulet est aussi un mets traditionnel au goût des Coréens ainsi que des étrangers. Les Coréens ont appris il y a longtemps déjà qu'il faut, pour obtenir une soupe de mulet ayant son goût propre, apprêter des poissons vivants, puis les mettre dans une marmite en pierre pour les faire bouillir jusqu'à ce que leur huile flotte à la surface.

Yolgujathang est un autre mets coréen réputé au monde sous l'appellation de *sinsonro*. En fait, le nom de *sinsonro* désignait le récipient à structure particulière servant à bouillir du *Yolgujathang*,

mais il finit par s'appliquer à l'aliment qu'il contient.

On raconte qu'à la fin du XVe siècle au début du XVIe siècle, un nommé Jong Hui Ryang qui vivait dans la montagne a fait bouillir sa nourriture sur un brasero particulier auquel l'on a attribué la manière des fées. *Sinsonro* est un mets original qu'on obtient en faisant bouillir dans du bouillon de poulet plus d'une vingtaine d'aliments, notamment de la viande, des holothuries, des crevettes, poissons, légumes, légumes sauvages, des châtaignes, des jujubes, des fruits de ginkgo, des pignons déjà apprêtées séparément les uns des autres.

Pour le parfum et la saveur distingués de ses ingrédients qu'on pourrait consommer sans inconvénient même séparément ainsi que le pittoresque de la présentation du mets lui ont valu il y a longtemps déjà un prix spécial lors d'un festival culinaire mondial.

Jang (pâte de soja), aliment de longue vie

En Corée, pays d'origine du soja, la fabrication de la pâte de soja date de loin. Pendant la dynastie féodale du Joson, on connaissait plusieurs variétés de pâte, notamment *Tamsujang* et *Tampukjang*. Après la guerre patriotique d'*Imjin* (1592-1598), la culture du piment se généralisant, on vit se faire jour *kochujang*

(pâte de soja pimentée), variété originale, proprement coréenne.

Considérant le *jang* comme le meilleur facteur de la saveur de tous les mets, les Coréens s'investirent autant que possible dans sa fabrication. Ils veillèrent strictement à l'hygiène à l'égard de cet aliment. Pour que toute infection fût prévenue, seule la personne qui l'avait fabriqué avait l'accès du pot de soja. Et un soin particulier était mis à entretenir le goût du produit.

Dans le livre *Jungbosanrimgyongjye* paru à la fin du XVIIIe siècle, il était mentionné: «Le *jang* passe pour le plus savoureux de tous les aliments. Si le *jang* de la famille n'est pas délicieux, les meilleurs légumes ou viandes ne peuvent valoir. Il peut être difficile à un provincial d'avoir de la viande, mais il peut s'épargner de se préoccuper de se aliments secondaires à condition d'avoir un *jang* délicieux.»

Au Palhae, héritier du Coguryo, le *jang* passait pour une des spécialités.

En Corée, le *jang* et ses dérivés, *kanjang* (sauce de soja), *toenjang* et *jang* pimenté, servaient de condiments essentiels à la confection des mets d'accompagnement mais aussi directement d'aliments secondaires. Leur réputation, due à leur saveur originale autant qu'à leur aspect attrayant, se répandit largement dans le monde.

Yot (sorte de nougat coréen)

Dès les temps anciens, les Coréens commencèrent à fabriquer du *yot*, sorte de nougat qu'ils aimaient manger, enfants comme grandes personnes. Des documents font mention très souvent des biscuits qu'on confectionnait à l'époque du Coryo avec du miel ou du *yot*. Par conséquent, on peut présumer que le *yot* remonte à un temps antérieur.

On en confectionnait en enrichissant du grain fermenté avec de la levure. Lorsque la concentration n'était pas complète et que le produit était encore liquide, on l'appelait *mul-yot*; lorsque la concentration était complète, solidifiant le produit, on l'appelait *kang-yot*. Le premier servait de remède, de tonique et de condiment, le second, de goûter. On fabriquait, par exemple, du *yot* en y mélangeant cannelle, gingembre séché, de grain de poivre, fruits de l'abricotier, etc., obtenant un produit qui servait de tonique et aidait à calmer les expectorations.

Il y avait plusieurs sortes de *yot* selon la matière dont il provenait: *yot* de riz glutineux, *yot* de sorgo, *yot* de riz blanc, *yot* de jujube, *yot* de châtaigne, *yot* de noix, *yot* de soja, *yot* de pignon, *yot* de sésame, etc.

Lors de la fête du nouvel An lunaire, de la fête du 15e jour du premier mais lunaire, de la fête Chusok (fête de la récolte), on consommait du *yot* en bâton, du *gangjong* à *yot*, etc.

Dans chaque province, on confectionnait du *yot* à sa façon. Dans celle du Phyong-an par exemple, on connaissait *Thaesik, yot* auquel était mélangé de la farine de riz glutineux. Les femmes, s'en retournant de leur visite au toit paternel, en en apportant un plein un baquet qu'elles offraient à ses parentés. Dans le Kangwon, on confectionnait du *yot* avec du maïs, dans le Chungchong, on consommait du *yot* confectionné avec du navet. Dans le Hamgyong, on préférait le *yot* délicieux fait d'amidon de pomme de terre. Le *yot* qu'on confectionnait à domicile dans cette région était pour la consommation domestique ou le service des hôtes. La province du Jolla était réputée pour son *yot* de riz, tandis que celle de Jeju pour son *yot* fait de poulet ou de faisan cuit jusqu'à ce que ces viandes prennent une couleur brun foncé. Comme la production de *yot* augmentait, les marchands de cet aliment se multiplièrent. Ils portaient de gros ciseaux que servaient à couper les plaques de *yot* aussi bien qu'à annoncer leur marchandise.

A la fin du XVIe siècle, le *yot* de Corée se répandit au Japon.

Kimchi, mets coréen

Il est notoire que les Coréens commencèrent à confectionner du *kimchi* en cultivant les légumes dès avant l'époque du Coguryo.

Sous la dynastie du Joson, à savoir au milieu du XVIIe

siècle, cet art se développa et ce mets se diversifia.

Dans un document du XVIIe siècle, sont mentionnés mes modes de confection de 34 variétés de *kimchi*, nombre qui passa à plus de 60 du XVIIIe siècle.

Ce mets devient un des mets plus favoris des Coréens qui en consomment en quantité surtout en hiver.

Le *kimchi*, mets propre aux Coréens, apprécié pour son goût agréable, son parfum, sa fraîcheur s'est répandu largement de nos jours dans le monde.

Lors des 26es Jeux olympiques, tenus en juillet 1996 à Atlanta, le *kimchi* figure parmi les mets principaux du menu des sportifs de différents pays.

Sirum, lutte coréenne

La lutte coréenne, à la différence des luttes des autres pays, recourt à *sapa*, pièce d'étoffe que les deux lutteurs enroulent autour d'une de leurs cuisses, droite ou gauche.

Ce jeu se pratique aussi sans *sapa*.

Selon les règles, il y a sirum de jeunes enfants, *sirum* d'adolescents et *sirum* de grandes personnes.

La lutte coréenne, qu'on peur considérer comme l'ancêtre et le prototype des luttes orientales, date de loin. Sur les fresques

des tombeaux de l'époque du Coguryo, notamment celles du tombeau n° 1 de Jangchon et du tombeau *sirum*, on peut voir deux costaux munis de *sapa* se mesurer âprement, à court de souffler, le menton de chacun appuyé sur l'épaule de l'autre. La lutte décrite ainsi ne diffère pas beaucoup de celle pratiquée aujourd'hui. La peinture sirum de Kim Hong Do, artiste de renom du XVIIIe siècle, montre une scène de lutte pleine d'allant où assiste tout un village, scène débordante de vie.

D'après les documents, on appelait les bons lutteurs *yongsa* à l'époque du Coryo et *ryoksa* à celle de la dynastie du Joson et il était dans la tradition d'organiser chaque année de grands matches de lutte à l'échelon national pour déterminer les plus forts. *Kapsa*, un des cadres supérieurs des forces permanentes de l'Etat féodal, était choisi à travers un match de *sirum*. Le mot *sirum* prend son origine dans le vocabulaire proprement coréen. Il est dérivé d'un verbe coréen ancien signifiant «se mesurer», «se disputer».

La lutte coréenne, qui comprend des procédés techniques forts variés, est le divertissement populaire de masse par excellence, car on peut la pratiquer partout et n'importe quand.

D'abord, il n'est pas besoin d'un lieu spécial pour la pratiquer et le commencement et la fin de chaque match sont clairs. Par exemple, on peut la pratiquer à la bordure du champ pendant l'heure de repos, sur un gazon ou la rive sablonneuse d'une rivière, enfin

partout où il n’y a pas risque qu’on se blesse en combat. D’autre part, comme on commence le match dans un état psychologique stable et le termine aussitôt, il est agréable d’y assister.

La diversité des procédés techniques et la largeur des mouvements sont une autre qualité du *sirum*. On peut citer en exemple tape sur le genou, traction du bras, traction de la jambe, différentes sortes de croc-en-jambe et de renversement.

Les Coréens ont pratiqué de tout temps le *sirum* en vouant un attachement particulier à ce jeu qui cultive l’opiniâtreté et la force physique. Lors des fêtes folkloriques, notamment la fête des récoltes, il y eut de grands matches de sirum où était proposé un bœuf comme prix. Tradition qui se perpétue aujourd’hui, alors qu’un tournoi national de *sirum* pour le prix Premier Bœuf se déroule lors de fêtes folkloriques dans l’île Rungna sur le fleuve Taedong.

Echecs coréens

Les échecs coréens sont un divertissement favori des Coréens.

Quel spectacle agréable que de voir en été des personnes âgées, réunies autour d’une table d’échecs à l’ombre d’arbres, s’échauffer en criant «échec et mat!»

«On se mêle du jeu d’échecs, quitte à souffleter», dit un vieil adage coréen.

Le jeu d’échecs coréens incarne le caractère, le mode d’action, l’étiquette, la tactique militaire, ainsi que le sous-conscient, la culture et la psychologie des Coréens.

On présume que les échecs coréens ont une origine fort lointaine. Ils comportent un total de 32 pièces, et 16 pour chacun des deux joueurs adverses et leur tablette est divisée en 10 lignes verticales et 9 lignes horizontales.

Les caractères gravés sur les pièces sont rouges pour un joueur et noires ou bleues pour l’autre. C’est l’expression de la conception antique des principes «yang» et «yin» des Coréens, peut-on dire. Le rouge exprime le «yang», le noir l’«yin», d’où l’usage qui veut qu’on concède par respect la couleur rouge à l’autre partie.

Dans le jeu d’échecs coréens, le «roi» est mis en relief. Le «fou» et le «chevalier» sont interchangeables; fait qui témoigne de la richesse de la pensée en matière de promotion des talents et de stratégie militaire.

De plus, les «phos» (canon), les «tours», les «pions», etc., sont en position d’attaque ou de défense. Cela atteste l’importance attribuée à l’utilité ainsi qu’une liberté de manœuvres et une mobilité accrues en matière de combinaison de la défense et de l’attaque.

Par ailleurs, on peut dire que la manœuvre des pièces dans le jeu d’échecs coréens est marquée, par rapport aux échecs

étrangers, d'un sentiment d'ouverture et de liberté prononcé et de peu de différence hiérarchique.

Par exemple, dans le secteur du « roi », toutes les pièces, et non seulement le «roi», peuvent se mouvoir à volonté en ligne droite ou oblique. Les «fous» se distinguent le plus dans la manœuvre des pièces. Ils peuvent attaquer dur, en perçant le camp ennemi et en frappant à droite et à gauche. Par contre, un «canon» ne peut, pour se mouvoir, que sauter une autre pièce mais non un autre «canon» ni ne peut en anéantir un autre. Les «pions», quant à eux, peuvent se déplacer d'un carré à un carré voisin même avant de pénétrer dans le camp ennemi, signe qu'ils ont une liberté de manœuvre, une efficacité et une activité accrues.

En somme, on peut considérer que les échecs coréens répondent aux exigences de la stratégie militaire du combat contre l'agresseur étrangère.

Wangochonchukgukjon

Ce livre, écrit par Hye Cho, savant bouddhiste et moine, au début du VIIIe siècle, est un récit de voyage.

Il se détermina à voyager lui-même en *chonchukguk*, berceau du bouddhisme, afin de pousser ses études de cette religion et se mit en route pour un périple long et dur.

Il s'agit d'un pays situé dans la région d'Asie du Sud comprenant le Népal et l'Inde de nos jours.

A l'époque, ce pays était divisé en cinq petits ays; pays de l'Est, pays de l'Ouest, pays du nord, pays du Sud et le pays central.

D'où le nom de ce livre qui signifie: récit de voyage dans les cinq pays de *chonchukguk*.

Il quitta Changan (actuellement Xian), capitale du pays des Tang, voyagea par mer dans plusieurs pays d'Asie du Sud-Est et à Sri Lanka et arriva à destination. Il parcourut à tour de rôle les cinq pays de *chonchukguk*. Puis, il traversa la région du Cachemire, la Perse, les pays d'Asie mineure (région de Syrie actuelle), le Tibet, etc., pour retourner à Changan en 727. Un itinéraire de plus de 100 000 *ri* (plus de 40 000 km).

Il nota dans son livre les observations minutieuses qu'il avait faites dans ces nombreux pays avec leur système socio-politique, leurs conditions géographiques et naturelles, la situation économique et la vie culturelle de leurs populations, leur morale, leurs us et coutumes, leur religion, leurs superstitions. Avec une précision étonnante, il décrivit, avec force détails, leur organisation politique, leurs viles, leurs richesses naturelles et spécialités, leur mode de vie et leurs coutumes de vie.

D'autre part, il consigna plus d'une œuvre poétique exprimant l'ardente nostalgie qu'il éprouvait au clair de la lune

à la pensée de sa belle patrie. Expression de l'amour de la patrie, sentiment si commun aux Coréens.

On ne connaissait de ce livre que le titre. Le livre fut découvert en 1910 dans la région de Dunhuang dans la province de Gansu en Chine. La nouvelle de cette trouvaille fit le tour du monde et eut un grand retentissement dans le monde scientifique.

En effet, le livre était divisé en trois volumes mais l'original se perdit et il n'en resta qu'un ouvrage qui réunissait le contenu des trois volumes, lui-même, amputé d'une partie antérieure et d'une partie postérieure.

Somme toute, il en reste la partie correspondant au deuxième et au troisième volumes.

Comme Hye Cho était moine et s'était proposé pour l'essentiel le bouddhisme dans on voyage, le livre a cette religion pour sujet principal. Toujours est-il que la narration vivante et détaillée de ce que l'auteur avait vu et entendu dans son long voyage plein de péripéties a inauguré la littérature coréenne des récits de voyage.

D'autre part, cet ouvrage aide à la connaissance de la géographie, de la culture, de l'ethnographie, etc., de l'époque de l'Inde, de l'Asie mineure et de la région à l'ouest de cette partie ainsi que des relations extérieures de la Corée et de l'esprit chercheur des Coréens.

Chronique de la dynastie royale du Joson

La nation coréenne, qui a derrière elle une histoire cinq fois millénaire, jouit d'un riche héritage culturel.

La *Chronique de la dynastie royale du Joson* en fait partie. La première qualité de cette chronique consiste en sa quantité.

Ce document peut être considéré comme le journal du gouvernement de la dynastie royale du Joson. Il a en effet la forme d'un journal où sont mentionnés par ordre de règne année, mois et jour les événements grands et petits produits pendant toute la durée de cette dynastie royale dans toutes les régions du pays, de 1392 à 1910. Il est formé de 27 parties correspondant à autant de règnes.

Le nombre de 1 763 volumes qu'il compte donne une idée de sa quantité. Rarement, le document historique d'une dynastie a été aussi énorme.

Autre valeur de cette chronique, c'est qu'elle mentionne tous les faits historiques sans exception des 519 années d'existence de la dynastie royale du Joson, autrement dit faits produits pendant plus de 180 000 jours.

Elle vaut aussi par la richesse et la diversité de son contenu. Elle relate les affaires politiques, économiques et militaires, et la politique intérieure et extérieure en la matière, les activités

extérieures menées dont la diplomatie, le commerce, les échanges culturels, ainsi que les faits concernant les arts comme la musique, la danse, les beaux-arts et l'artisanat d'art, les phénomènes de la nature tels que ceux relevant de l'astronomie, de la météorologie, les tremblements de terre, les ras de marée, etc. C'est, en un mot, le recueil de presque tous les faits produits, des faits politiques du pays aux détails de la vie de la population, des phénomènes sociaux aux phénomènes naturels.

La *Chronique* mentionne, par exemple, la lutte menée au long de la dynastie royale contre l'oppression féodale et l'agression étrangère.

Il s'agit, en l'occurrence, non seulement des luttes d'envergure bien connues comme la guerre paysanne de la province du Hamgil de 1467 et la guerre paysanne de la province du Phyong-an de 1811 à 1812 mais aussi de luttes de moindre importance et peu connues. Le livre contient, par exemple, les données d'une centaine de luttes de dimensions différentes menées par le peuple dans l'espace d'une trentaine d'années.

L'ouvrage abonde aussi en informations de haute valeur sur la créativité et l'intelligence dont firent preuve les Coréens pendant la période concernée pour développer la science et la culture.

Le livre de musique faisant partie de la *Chronique de Sejong* parue au XVe siècle, qui figure parmi les publications les plus

anciennes au monde, témoigne du talent artistique remarquable du peuple coréen.

A noter aussi le nombre des réussites accomplies dans le domaine scientifique et technique dont l'ouvrage fait état. Dans le domaine de la météorologie par exemple, il contient plus de 10 000 données recueillies avec précision du jour et de l'heure, celles des taches solaires, des raz de marée et des aléas climatiques gardant encore leur valeur.

De plus, la *Chronique* mentionne des informations sur les pays voisins et les pays de l'Occident, ainsi que sur des tribus voisins qui n'ont pas laissé de tares écrites dans leur histoire.

Cet ouvrage, par sa dimension, l'originalité de sa rédaction et la valeur des données qu'il fournit, constitue un précieux héritage du peuple coréen et jouit d'une réputation mondiale.

Après la libération d pays, un exemplaire de la *Chronique de la dynastie royale du Joson* restait dans une bibliothèque de Séoul. Et depuis l'éclatement de la guerre de Corée, il risquait de se perdre.

Le Président Kim Il Sung prit des dispositions pour qu'une unité de l'Armée populaire lance une opération pour sauver la *Chronique de la dynastie royale du Joson* qu'il fit mettre en lieu sûr au Commandement suprême.

Dans l'après-guerre, il prit l'initiative de la traduction

de l’ouvrage en coréen, organisa une équipe de traduction compétente et veilla même à définir les principes à respecter dans la traduction.

L’entreprise fut achevée en 1981 et la traduction en 400 volumes put paraître jusqu’au bout en décembre 1991.

La *Chronique* fut, au début, conservée dans le «pavillon de la chronique» dans le bureau Chunchu à Hansong (Séoul) et dans quatre entrepôts, notamment à Chungju, Songju et Jonju.

Mais, pendant la guerre patriotique d’*Imjin*, l’agresseur japonais en spolia et brûla tous les exemplaires, sauf celui de Jonju.

Par la suie, les lettrés de Jonju déplacèrent cet exemplaire dans une montagne, ensuite, via Haeju, aux monts Myohyang, dans l’île Kanghwa, etc. Il fut reproduit à plusieurs autres exemplaires qu’on mit à conserver à cinq endroits, notamment le bureau Chunchu, le mont Jongjok dans l’île Kanghwa, le mont Joksang dans la province du Jolla du Nord, le mont Thaebaek dans la province du Kangwon (Corée du Sud) et le mont Odae.

Celui du bureau Chunchu fut la proie d’un incendie et celui du mont Odae fut emporté par l’agresseur japonais et fut aussi la paroi du feu lors du tremblement de terre de Kanto.

L’exemplaire jadis conservé au mont Joksang dans la province du Jolla du Nord est conservé actuellement au temple Pophyon au mont Myohyang.

Sokbinggo, ancêtre des réfrigérateurs

Parmi les vestiges historiques de la Corée, il y a *sokbinggo*, témoin de la technique de l'architecture de la pierre et des installations frigorifiques du passé. *Sokbinggo* est un entrepôt frigorifique en pierre destiné à conserver de la glace.

D'après des archives, on sortait de la glace d'entrepôt à l'époque du Puyo, Etat esclavagiste, en été.

La *Chronique des Trois royaumes* rapporte que le roi Jijung du Silla avait ordonné en novembre 504 au bureau administratif de conserver de la glace.

Sokbinggo situé dans la commune d'Okkye dans la ville de Haeju dans la province du Hwanghae du Sud, remontant vers le Xe siècle, est un ouvrage semi-souterrain en granit ciselé en arc-en-ciel qui s'étend du nord au sud.

Pour construire *sokbinggo*, on a tassé un mélange de terre et de chaux épais de 1,5 m sur 12 tunnels de pierre en forme d'arc-en-ciel aménagés à 1,4 m d'intervalle avec des blocs de granit équarris et planté du gazon au-dessus.

Sokbinggo de la ville de Kyongju dans la province du Kyongsang du Nord est aussi un ouvrage demi-souterrain en granit équarri, à plafond arqué et long comme un tunnel de chemin de fer.

L'entrée est double dont celle de l'extérieur est un peu plus grande que celle de l'intérieur.

Sokbinggo a été construit comme un tunnel de chemin de fer: on a érigé 6 charpentes en forme d'arc-en-ciel à un intervalle déterminé, puis on a placé au-dessus et entre elles des rochers plats.

Le sol de l'intérieur est incliné vers le côté intérieur et un long orifice d'évacuation est aménagé du sud au nord pour drainer l'eau du dégel.

Sur le plafond, 3 trous d'aération sont pratiqués. On a couvert le tunnel de pierre de plus de 2 m de terre et planté du gazon au-dessus.

Plusieurs centaines de blocs de pierre avaient été utilisés pour la construction des *sokbinggo* de Haeju et de Kyongju, mais ils sont si bien enclenchés qu'ils ne laissent aucun espace libre depuis mille et quelques centaines d'années que ces ouvrages ont été aménagés.

Kudul (sol de chambre)

Elaboré conformément à la nature et aux conditions climatiques de la Corée, *kudul* est l'installation de chauffage propre aux Coréens.

Tirant son origine du feu de camp, kudul avait au début un

seul couloir de cheminée, puis a évolué peu à peu en *kudul* à plusieurs couloirs de cheminée doté d'un âtre, pouvant chauffer toute une chambre.

Plus tard, les Coréens ont installé *punomi* dans l'intervalle entre l'âtre et la cheminée en couloir pour hausser le rendement thermique et pratiqué une fosse dite *kaejari* entre la cheminée en couloir et la cheminée proprement dite pour séparer la fumée et l'air froid.

En Corée, les quatre saisons étant bien délimitées, on en a tenu compte pour mettre en valeur la civilisation de l'habitat: on a trouvé de faire face, selon les saisons, au froid et à la chaleur.

Kudul a une structure très commode et son mécanisme est simple, mais il permet une longue conservation de la chaleur. D'où la nature scientifique qui y attribue tout le monde.

Les Occidentaux, entre autres, aspirant à se reposer en mettant la plus grande partie de leur corps sur le sol sans porter de chaussures, prêtent attention à kudul et demandent de plus en plus à en jouir.

Kayagum

Kayagum est un instrument de musique national de la Corée.

Le plus caractéristique des instruments de musique

nationaux de la Corée, il permet d'exprimer parfaitement les sentiments des Coréens.

C'est il y a plus de 1 500 ans que U Ruk, musicien du Kaya, un des pays de Coréens, a inventé *kayagum*.

Au début, *kayagum* était un instrument à plusieurs cordes à pincer.

On a creusé le tronc d'un paulownia pour fabriquer une caisse de résonance, placé des chevilles mobiles et tendu 12 cordes au-dessus.

Le son partait à la fois des cordes et de la caisse de résonance.

Le son du *kayagum* est souple, doux et élégant. En l'exécutant on peut prendre une position attrayante et favorable au rythme.

Sa structure est bien simple, son accordage facile et une technique d'exécution variée de telle sorte qu'il est facile d'apprendre à en jouer. Aussi cet instrument de musique s'est-il largement répandu parmi le peuple et n'a cessé de se perfectionner ainsi.



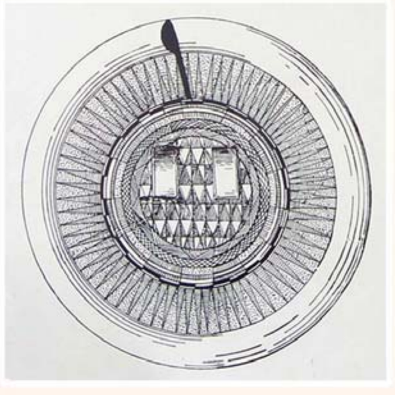
Dague en forme de *pipha* (luth)



Dague à lame étroite en laiton



Miroir à raies fines

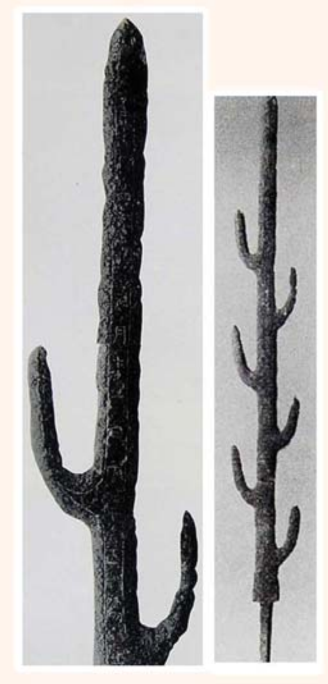


Dessin du miroir restauré

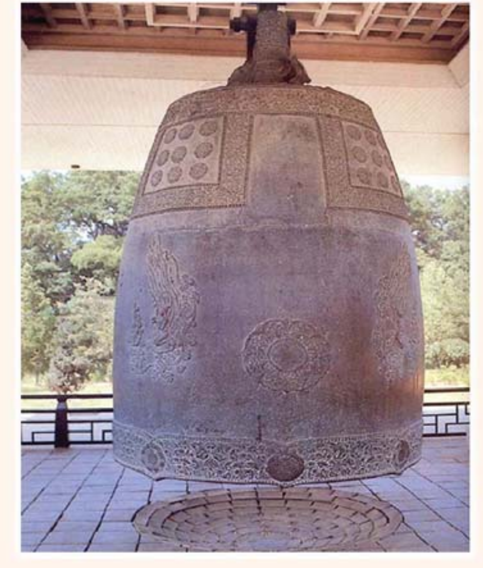




Orfèvrerie à motif de soleil
à rayures percées



Epée à 7 branches du Paekje



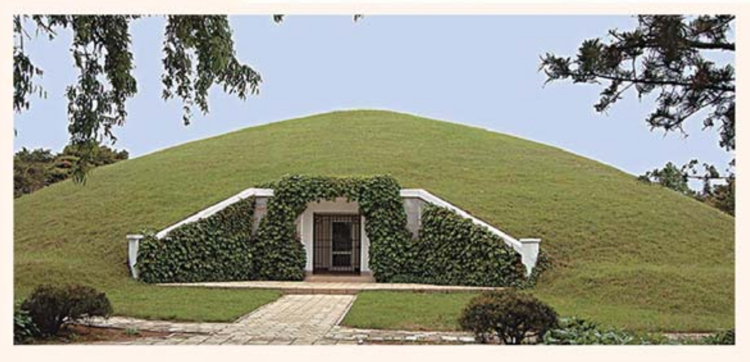
Bourdon du temple Pongdok



Trois tombeaux de Kangso

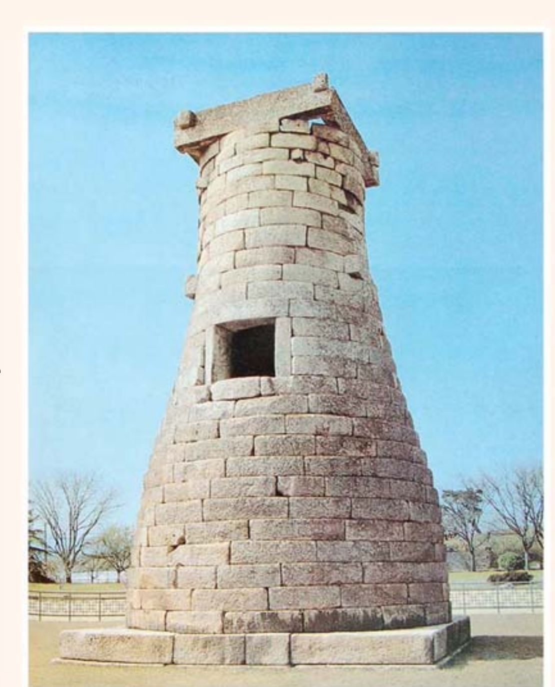


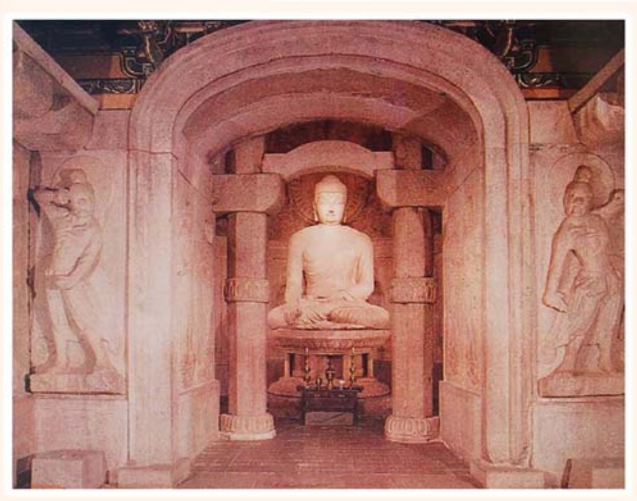
Fresque tombale du grand tombeau



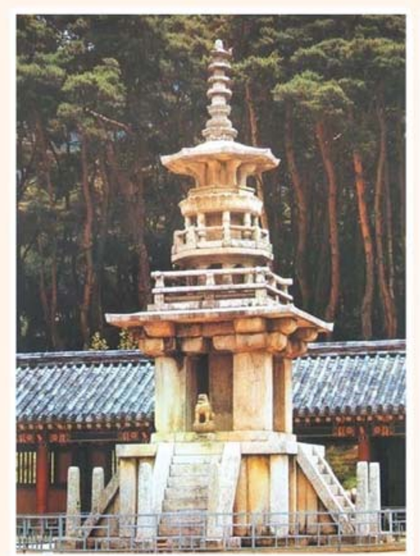
Grand tombeau de Kangso

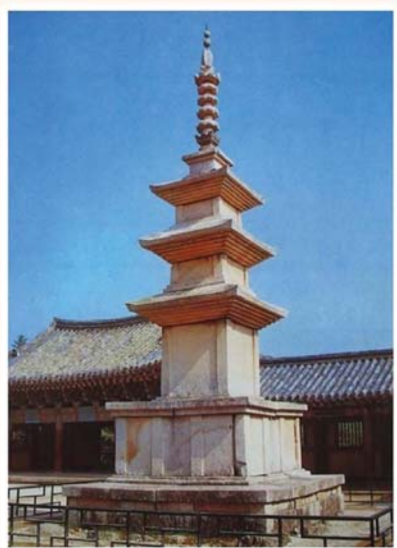
Chomsongdae
de Kyongju



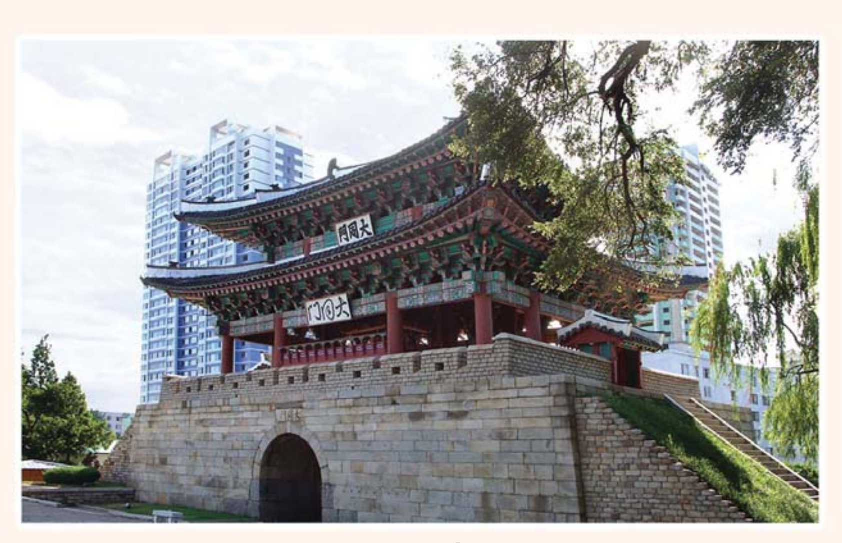


Ermitage Sokkul

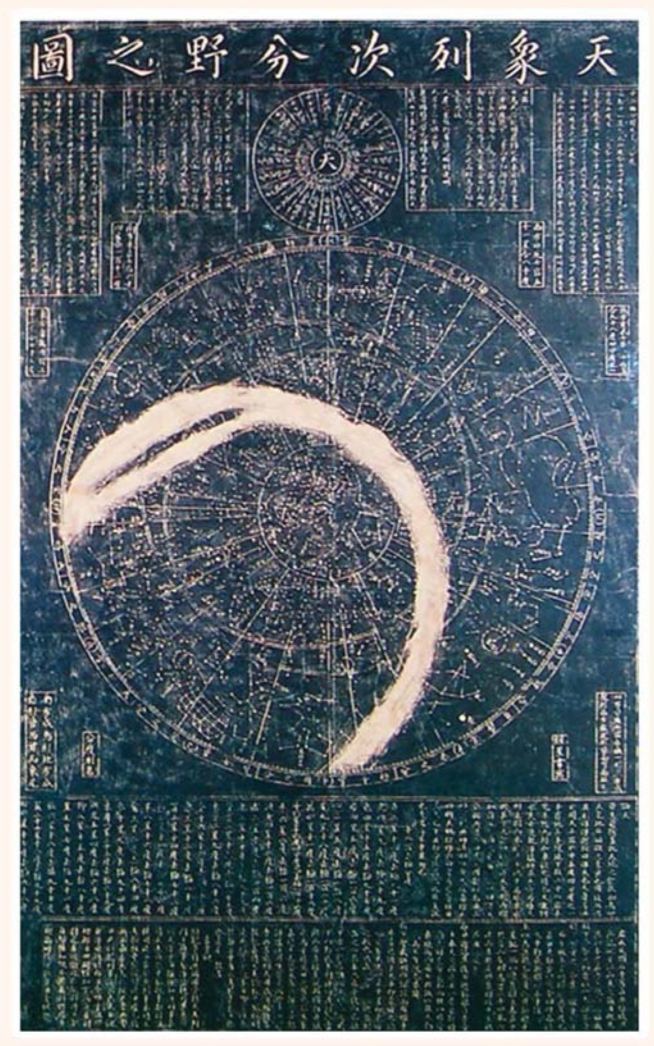




Pagodes Tabo et Sokka



Porte Taedong

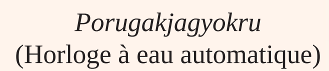


Chonsang-ryolcha-bunyajido
(Carte des constellations)





Chukugi (Pluviomètre)

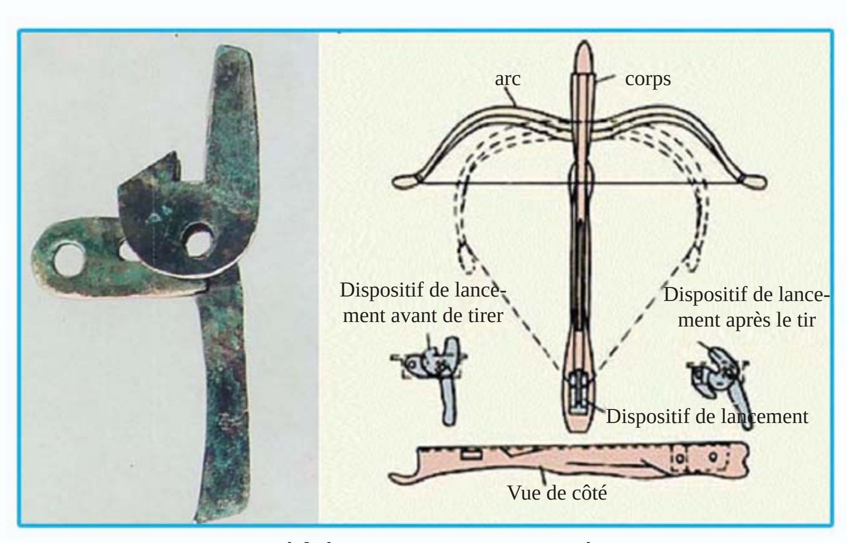


Porugakjagyokru
(Horloge à eau automatique)





Singijongi
(Origine de la rampe de lancement successif de missiles)



Soenoe à l’époque antique et son mécanisme



Pigyokjinchonroe
(Ancêtre des bombes à retardement)

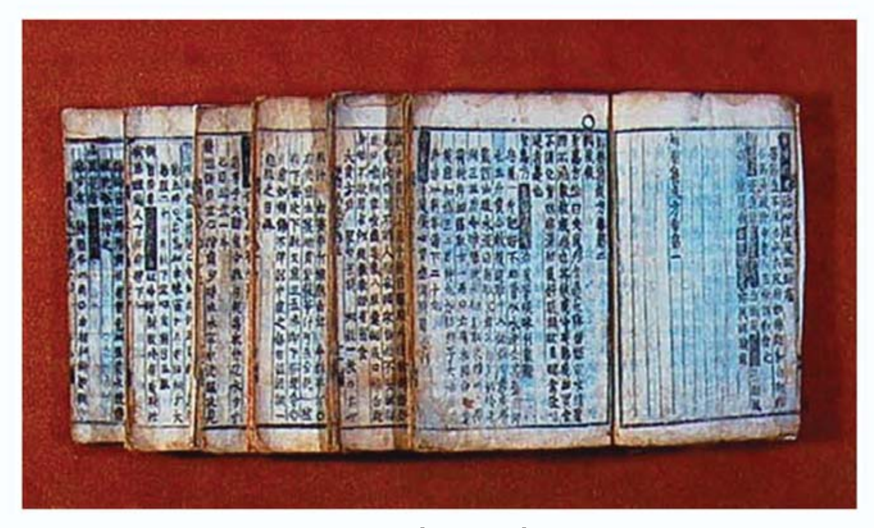


Hyonjachongthong

Maquette de *kobukson*
au Musée central de l’histoire de Corée



Coupe de *kobukson*



Hyangyak Jipsongbang
(Encyclopédie clinique de la médecine traditionnelle coréenne)



Tonguibogam
(Ouvrage encyclopédique de la médecine traditionnelle coréenne)



醫方類聚凡例
一諸方以世代先後分門編入不分細目如
風門金匱方畢書後繼書諸方風門
一門內一藥重出而治証藥材服法無加減
則於初見處書某方同大同小異則其異
者分附小同大異則全方附錄
諸方論去其重複不書某方同或文同而
首尾稍異則略舉首語而書云云連書其
尾語

Uibangryuchi
(Ouvrage encyclopédique
de la médecine
traditionnelle coréenne)



Papier du Coryo

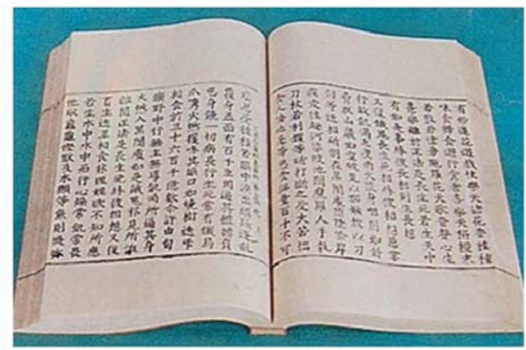




Caractère métallique
et son imprimé



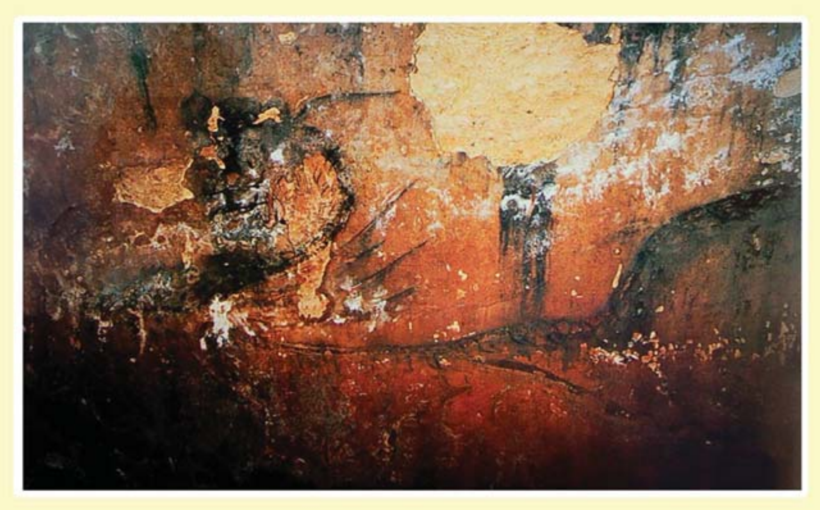
Planche et livre de
PhalmanTaejanggyong



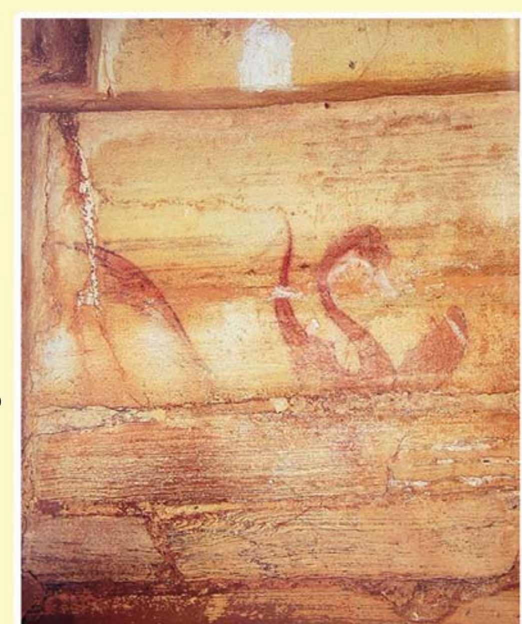


Conservatoire de
PhalmanTaejanggyong

Chongryong (dragon bleu)
Fresques tombales du Coguryo



Paekho (tigre blanc)
Fresques tombales du Coguryo



Jujak (phénix rouge)
Fresques tombales du Coguryo



Hyonmu (Tortue-serpent)
Fresques tombales du Coguryo



Boîte incrustée d’ornement
du chrysanthème



Boîte incrustée d’ornement
du sarment

Porcelaine céladon
incrustée de dessins



Boîte incrustée
d’ornement des fleurs

Cuisine traditionnelle coréenne



Ogokbap

Pyongyang-raengmyon

Soupe de mulet

Kimchi

Tok

Roktu jijim

Jongol

Sinsonro



Fabrication de *jang*



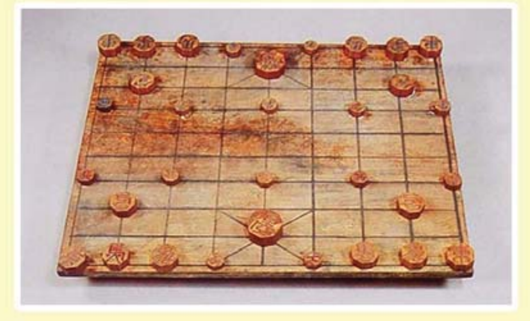
Fabrication de *kimchi*



Sirum
(Dessin de Kim Hong Do)



11e tournoi national de *sirum* pour le prix Premier Bœuf

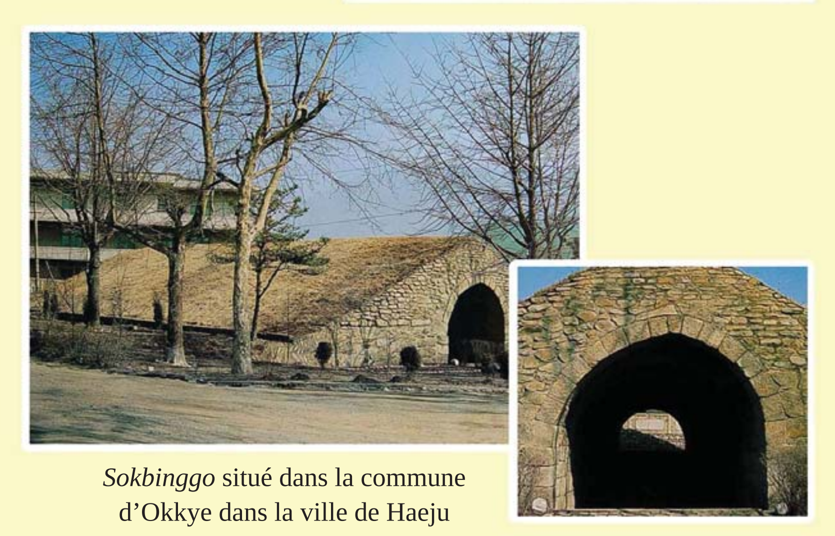


Echecs coréens





Chronique de la dynastie royale du Joson



Sokbinggo situé dans la commune d’Okkye dans la ville de Haeju

Héritage culturel de la nation coréenne

Rédigé par Kim Yong Son
Traduit par Ju Sang Jun, Paek Won Gi
Mis en page par Pang Song Hui
Edité par les Editions en langues étrangères
République populaire démocratique de Corée
Mise à jour: Octobre de l’an 110 du Juche (2021)

E-mail:flph@star-co.net.kp
http://www.korean-books.com.kp



Editions en langues étrangères
RPD de Corée
110 du Juche (2021)

